

DENAK ARGIAN

TOUS DANS LA LUMIERE

JOURNAL DES PAROISSES DE NIVELLE - BIDASSOA

N°114 AUTOMNE 2026

Hitza hitz, vivre l'engagement !



MITZĂ MITZ

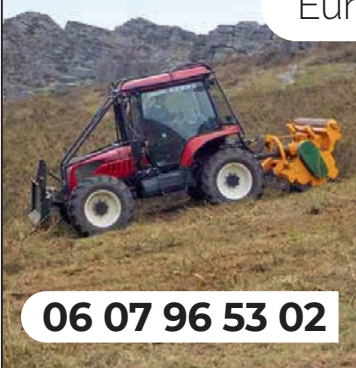
anapia  voyages

Le Voyage c'est moi.




VOTRE VOYAGE SUR MESURE
à Ascaïn (face à l'église) sur rendez-vous au **06 88 62 62 66**
www.anapiavoyages.fr  

Eurl **LACARRA**



Débroussaillage
Entretien de terrains
Travaux agricoles...

06 07 96 53 02  **Pays Basque & Landes**

lacarra.gehexan@gmail.com • www.facebook.com/eurl-Lacarra

LAMERAIN 

Saint-Jean-de-Luz - Av. Layatz - RD 810 - 05 59 51 31 30
Hendaye - 49, bd. Général-de-Gaulle - 05 59 48 25 48

renault **renouveau**



www.lamerain.com  **RENAULT**
La vie, avec passion

BOUCHERIE DES FAMILLES

23, rue Gambetta - 64500 SAINT-JEAN-DE-LUZ
boucheriesdesfamilles64@gmail.com

TEL : 05 59 26 03 69

Pyrénées Atlantique

Saint-Pée-sur-Nivelle • Senpere
05 59 54 02 22
hotel-pyrenees@wanadoo.fr

Sanitaire • CLIMATISATION
CHAUFFAGE • ÉLECTRICITÉ
RÉGULATION • ÉNERGIES RENOUVELABLES
POMPES À CHALEUR • SOLAIRE

05 59 54 17 56 • 06 26 93 78 02

Frédéric Dupérou • 157, route d'Ahetze • Quartier Ibarron • S'-Pée-sur-Nivelle
www.se-duperou.fr • se.duperou.sanit.chauff@orange.fr

LANDABOURE

POMPES FUNÈBRES 2004 EUSKAL EHORZKETAK

TOUTES COMMUNES 24H / 24 • DOMICILE & FUNÉRAIRIUM
www.pflandaboure.fr • 05 59 26 75 75

Saint Vincent 

ENSEMBLE SCOLAIRE

Un établissement à taille humaine

De la maternelle à la 3^e
Filière bilingue basque-français

1, rue de la Libération • 64700 Hendaye
05 59 48 89 00
secretariat@saintvincent.eus • www.saintvincent.eus

Gestion des milieux naturels et de la faune
Aquaculture • Aquariologie
Horticulture • Apiculture

CAP
Secondes
Bac Pro



BTS
Licence Pro

Lycée Saint Christophe • 64310 Saint-Pée-sur-Nivelle
Tél. **05 59 54 10 81** • st-pee-sur-nivelle@cneap.fr
www.lyceesaintchristophe.com

 **COCLICO**
Les fleurs colorent la vie

OUVERT
TOUS LES JOURS
de 8h30 à 20h30
DIMANCHE
de 8h30 à 14h30
HENDAYE
05 59 20 14 00

UNE RELÈVE FLEURIE
Julie reprend Coclico à partir du mois d'octobre !
Elle fera vivre à son tour cette adresse hendayaise avec l'équipe et le savoir-faire qui l'accompagnent depuis tant d'années.
Toute l'équipe du Denak Argian lui souhaite beaucoup de réussite !



Hitza hitz, vivre l'engagement !

Matin, midi et soir, chaque jour, les cloches de nos villages sonnent l'Angélus. Le pape Léon XIV s'associe à cette prière lors de son pèlerinage à Lourdes les 26 et 27 septembre de cette année. L'Angélus : trois premiers coups suivis de trois autres coups et puis trois coups encore, avant une volée généreuse, le temps de redire les paroles tirées des Évangiles de Luc et Jean : « L'ange du Seigneur fit l'annonce à la Vierge Marie, et elle conçut du Saint-Esprit. Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole. Et le Verbe s'est fait chair, et il a demeuré parmi nous. » Trois Je vous salue Marie plus loin, l'oraison nous intègre tous au mystère du Christ dans l'Incarnation, la Passion et la Résurrection. C'est dire que trois fois par jour, une parole donnée à Marie pour les peuples par Dieu, il y a deux mille ans, nous est gracieusement rappelée par les sonneries de nos cloches. C'est donc l'histoire d'une parole qui s'incarne ! Comment mieux définir la locution *Hitza hitz* de la langue basque ? Cette parole donnée a valeur de contrat ; elle responsabilise et engage celui qui la prononce ainsi que celui qui la reçoit ; ce pacte non écrit est promesse due ! *Hitza hitz* qu'on pourra traduire par « ce qui est dit est dit », « une parole est une parole », « chose promise chose due », « c'est ce qui est convenu », « celui qui le dit le fait », « c'est dit », etc., porte en soi une valeur d'engagement. Alors qu'aujourd'hui les prises de parole sont relayées par les réseaux sociaux avec une aisance sans précédent, ne responsabilisant même plus ceux qui les prononcent, fussent-ils les hommes les plus puissants de la planète, et encore moins ceux qui les entendent, *Denak Argian – Tous dans la lumière* souhaite donner à ses lecteurs l'opportunité d'un temps de pause pour faire quelques rencontres le long de ses pages, et pourquoi pas, méditer sur le sens de l'engagement. Ce numéro 114 (clin d'œil de la Providence au 114 : service d'urgence pour les personnes sourdes, sourdaveugles, malentendantes et aphasiques, qui n'entendent donc pas la parole !) est dédié, avec beaucoup de respect, à ceux qui ont incarné courageusement leur engagement cet été : les pompiers et tous les volontaires qui les ont aidés à lutter contre le feu. Fidèles à la parole de leur devise, ils ont assurément incarné *Courage et Dévouement* pour sauver la vie et secourir les victimes ! Merci de tout cœur !

Abbé Lionel Landart



L'engagement est l'action de se lier par une promesse, un contrat ou une décision volontaire. Il désigne aussi l'implication personnelle d'un individu dans une action, une cause, un travail ou une vie associative, en assumant la responsabilité de ses choix sur le long terme. Qu'ils soient jeunes en recherche, enseignants auprès de nos enfants, laïcs engagés dans les paroisses, militaires pour la France, maires de nos villages, membres d'associations caritatives, culturelles ou artistiques, unis par le mariage, pompiers volontaires, ou psychanalystes confidents, croyants en devenir, ou penseurs chevronnés, les témoins de ce numéro de *Denak Argian – Tous dans la lumière* partagent avec vous leur définition de cette parole exigeante : *Hitza hitz* ! Le long de l'Adour à Bayonne, au 44 du quai du Capitaine Resplandy, une peinture murale, *Hitza Hitz*, illustre cela dans les traits d'un paysan de Sare, Antton. Elle incarne, aux yeux des artistes de street art qui l'ont peinte, cette valeur forte de l'identité basque : l'engagement.

Abbé Lionel Landart

SOMMAIRE

Dossier : Hitza hitz, vivre l'engagement !	4 à 31
Au service de la cité : deux maires basques témoignent de leur engagement – Begiraleak, plus de 90 ans d'engagement pour la culture basque – Du champ à l'assiette – Être marraine, parrain – Saint-Laurent : un bastion accueillant – Engagement vs assignation – Kanttu Goxoa. Un lieu, un accueil, une présence – L'engagement du couple – Les serveurs – « Paroles, paroles, toujours des mots ! » – L'engagement chrétien dans la cité : l'espérance en acte – Hitza hitz, « Et le Verbe s'est fait chair », « Eta Hitza haragi egin da » – Hitza hitz : quand Dieu appelle un jeune à le suivre de plus près... – Six ans à la présidence de l'APEL : une vocation tournée vers les autres – Entretien avec Beñat Jorajuria : « L'engagement ? Transformer une intention en action durable ! » – Vous avez dit engagement ? – L'engagement, une seconde nature pour Claude Leconte – Mission humanitaire à Madagascar – Lettre ouverte à un analysant – Engaiamendu gabeko bizirik ba ote da? – Brèves – Pompiers volontaires – S'engager dans la pastorale du deuil	
Doyenné	31

Retrouvez votre magazine sur
les sites web de nos paroisses
et en ligne sur :



Directeur de la publication : Abbé Lionel Landart • Presbytère • Bourg • 64200 Arcangues
Rédactrice en chef : Marie-Laure Ducos • marielaureducos@orange.fr
© Couverture : « Hitza Hitz », Sismik & Azot, 2018 (44 quai du Capitaine Resplandy, Bayonne)
ISSN 2116-6366 • Dépôt légal à parution • Abonnement de soutien à partir de 15 €
Mise en page et régie d'impression : altergraf, 6, rue Xara • St-Pée-sur-Nivelle • RCS 753 800 515
L'impression est certifiée Imprim'Vert® • Contact partenariat et régie publicitaire : 06 32 13 82 65

Au service de la cité : deux maires basques témoignent de leur engagement

Eneko Aldana-Douat, Ciboure

« JE TROUVE L'EXERCICE PASSIONNANT »

Âgé de 37 ans, vivant avec une compagne qui lui a donné deux enfants, de 4 ans et 18 mois, Eneko Aldana-Douat est maire de Ciboure depuis 2020. Il avait obtenu 44,67 % des voix au premier tour, puis 57,12 % au second. Aux dernières élections municipales, celles de mars 2026, il est passé, cette fois, dès le premier tour, avec 58,80 % des voix.¹

Cibourien par sa mère depuis plusieurs générations, l'élu abertzale a toujours eu le goût de la politique au sens premier du terme, c'est-à-dire la gestion de la cité. Dès l'âge de 16 ou 17 ans, il s'est impliqué dans le milieu associatif et culturel basque, à l'échelle de Ciboure et du Pays Basque en général. Quand il a décidé de franchir le pas et de s'engager dans la politique active, il n'a pas envisagé de le faire ailleurs qu'à Ciboure, la ville où il est né, où il a été scolarisé. En 2014, âgé de seulement 24 ans, après des études de science politique et de droit administratif, il s'est présenté pour la première fois comme tête de liste aux élections municipales. Un an auparavant, il s'était joint à un groupe de Cibouriens partageant la même sensibilité, la même vision de l'avenir de leur ville, afin de préparer une alternative. « Mon souhait », se rappelle-t-il, « n'était pas du tout d'être devant, mais tout le monde m'a poussé à y aller. Cela s'est fait tout naturellement ».



© Kamebo

Eneko Aldana-Douat.

PAS DE REGRET

Il s'en est sorti avec le score honorable de 26,70 % des voix, devenant élu d'opposition. Depuis lors, Eneko Aldana-Douat n'a pas regretté de s'être lancé dans l'aventure. Les deux élections suivantes lui ont confirmé qu'il avait le profil pour être maire de Ciboure. Et c'est une fonction à laquelle il a pris goût. « Ce rôle, il faut avoir plaisir à le tenir, même s'il est très chronophage. Moi, je trouve l'exercice passionnant. Je suis très disponible, présent tous les jours à la mairie. Et, le vendredi après-midi, je reçois tout le monde. » Ces rendez-vous où, constate-t-il, le maire prend parfois le relais de l'instituteur ou du curé, portent sur les sujets les plus divers. « Le même jour, on peut se transformer en urbaniste, expert immobilier, notaire ou assistante sociale... »

Son engagement dans la gauche abertzale (il a même été permanent d'EH Bai), Eneko Al-

dana-Douat ne l'a jamais caché, jamais renié. Mais, visiblement, si l'on en juge par les scores qu'il a obtenus aux deux dernières élections municipales, c'est un engagement qui ne pose pas problème à Ciboure. « Je suis le maire de tous les Cibouriens. Ceux qui partagent mes idées entièrement, ou partiellement, ou pas du tout ! D'ailleurs, être à l'écoute, travailler dans la concertation, c'est inscrit dans le logiciel abertzale. »

« UN SACERDOCE »

Interrogé sur les choix qui lui paraissent prioritaires dans sa fonction de maire, Eneko Aldana-Douat pense spontanément à « l'attachement à l'intérêt général, qui n'est pas la somme des intérêts particuliers ». Il reconnaît que « l'expliquer, c'est le plus dur pour un maire. Mais tout le monde y gagne ».

Au regard de la rémunération modeste d'un maire d'une ville comme Ciboure, ce n'est pas, en tout cas, l'aspect financier qui le motive.

« C'est un sacerdoce », dit-il en souriant, imaginant que le terme sera familier aux lecteurs de Denak Argian.

Euskaldun fededun ? Basque et croyant ? Pas vraiment. Le maire de Ciboure confie qu'il n'est pas pratiquant, ni même croyant, mais reconnaît partager certaines valeurs chrétiennes et s'efforce d'entretenir de bonnes relations avec le clergé local. « Je ne suis certainement pas, en tout cas, un laïcard. L'Église a toujours été là, surtout en Pays Basque, et elle infuse sur tout le monde, qu'on le veuille ou non. »

[Emmanuel Planes]

¹ Eneko Aldana-Douat est aussi deuxième vice-président de l'Agglomération Pays Basque, en charge de l'eau potable et de l'assainissement.

Benoît Lamerain, Guéthary

« CE QUI M'INTÉRESSE, C'EST MON VILLAGE »

Âgé de 39 ans, célibataire, sans enfants, Benoît Lamerain, le nouveau maire de Guéthary est un Getariar pur sucre. En 2027, sa famille sera installée dans ce village côtier depuis 200 ans, depuis l'arrivée, en 1827, d'un Jean Lamerain venu d'Ahetze. La maison familiale, en cours de rénovation, est toujours en place au bord de la RD 810. C'est aussi un pur produit de l'enseignement catholique. Ses études secondaires, il les a faites au collège La Salle Saint-Bernard et au lycée Largenté à Bayonne et, une fois titulaire d'un CAPES de physique-chimie, il a enseigné, dès l'âge de 20 ans, au lycée Villa Pia, toujours à Bayonne, puis au collège-lycée Saint-Jacques-de-Compostelle, à Dax (plus connu sous le nom de Cendrillon), et enfin, depuis cinq ans, au lycée Saint-Thomas-d'Aquin de Saint-Jean-de-Luz.

D'un naturel chaleureux, Benoît Lamerain est un maire à la personnalité singulière. Car c'est aussi un artiste, joueur de txistu, instrument auquel il a été initié très jeune par un professeur de Guéthary, après avoir d'abord appris le maniement de la flûte. « Cela m'a permis », dit-il, « d'intégrer des cours de danse basque, de jouer dans des chorales, des orchestres de bal, bref de rester connecté au milieu culturel basque, sans en parler couramment la langue, tout en la comprenant ». Une langue à laquelle il se dit très attaché, qui est, pour lui, celle de « la solennité », et de l'expression artistique. Le nouveau maire a déjà travaillé avec le conteur Koldo Amestoy, l'écrivaine Itxaro Borda, le rappeur Odei Barroso. « J'écrivais la musique, et eux les textes. » Mais, depuis la campagne électorale et surtout depuis qu'il est maire, sauf en de rares occasions (comme, récemment, la remise du prix Paul-Jean Toulet, à Guéthary), Benoît Lamerain a mis un terme à son activité artistique. « Je suis en pause. »

BEAUCOUP DE SACRIFICES

Car c'est une fonction très absorbante que celle de maire, même s'il fonctionne en tandem avec Cédric Curutchet, son ami depuis l'école primaire. Dès qu'ils sont entrés en campagne sur la même liste, en vue des élections municipales de 2026, ils avaient passé un accord. S'ils l'emportaient, ce qui fut le cas dès le premier tour avec 57,49 % des voix, Benoît Lamerain occuperait le fauteuil de maire, tandis que Cédric Curutchet, pourtant tête de liste, siègerait à la Communauté d'agglomération Pays Basque. Il est délégué en charge du Pôle territorial Sud Pays Basque². Malgré cet arrangement, le nouveau maire de Guéthary ne cache pas que sa fonction, qu'il doit concilier avec son métier d'enseignant, lui impose beaucoup de sacrifices dans sa vie personnelle. « Depuis trois mois, j'ai mis entre parenthèses mes relations sociales, je vois peu mes amis, la musique, je n'en fais plus, et le sport, j'en fais moins. »

Bigre. Un vrai « sacerdoce », comme dirait Eneko Aldana-Douat. Heureusement que Benoît Lamerain est profondément motivé par l'amour de son village et de ses habitants. « J'aime cette mosaïque de personnages qui le composent, cette sociologie complexe où des habitants de résidences secondaires, qui viennent un mois par an, côtoient de nou-

veaux habitants de résidences principales attirés par le surf, ou des commerçants qui font vivre le village toute l'année. » Aurait-il pu être élu ailleurs qu'à Guéthary ? « Clairement non. Et si l'on me proposait de me présenter à des élections législatives ou départementales, je n'accepterais pas. Ce qui m'intéresse, c'est mon village. » Son engagement municipal était, comme pour beaucoup d'élus de son équipe, le prolongement d'un engagement associatif : au club de pelote, au groupe de danse, à la chorale, au comité des fêtes. « Ce qui m'a poussé à m'engager dans la vie municipale, à mettre les mains dans le cambouis, c'est l'incompréhension, le manque de lisibilité dans les décisions politiques. » Tout comme le maire de Ciboure, il place le souci de l'intérêt général, du bien commun, au premier rang de ses préoccupations. Sa sensibilité politique ? Benoît Lamerain, qui n'est inscrit à aucun parti, ne veut pas en parler et, même en insistant lourdement, on ne peut lui arracher, à ce sujet, la moindre confidence. « D'ailleurs, je ne connais pas, non plus, celle de mes colistiers. » Cet enfant de la catho est-il toujours fidèle aux principes qui lui ont été inculqués ? « Complètement. Je ne suis pas un catholique très pratiquant, mais croyant, et attaché à l'Église et aux valeurs chrétiennes qui représentent pour moi le fondement de ma relation avec la société. »

[E. P.]

² Benoît Lamerain avait été candidat, une première fois, en mars 2020, sur la liste de Dominique Ferrero, décédé en 2023. Il avait été élu dans l'opposition ou plutôt la « minorité », terme que préférait la maire de l'époque, Marie-Pierre Buru-Cassou. Cédric Curutchet était, lui, un des adjoints de cette dernière.



© Vincent Perez

Benoît Lamerain, un pur Getariar.



Begiraleak, plus de 90 ans d'engagement pour la culture basque

Mai 2025. Le fronton municipal de Saint-Jean-de-Luz déborde de monde venu célébrer les 90 ans de l'association *Begiraleak*, vibrer à la majesté des danses, à la chaleur des chants, à l'envolée des musiques, portés par 450 anciens et actuels membres de *Begiraleak*, revêtus de costumes éclatants.

90 ans après ce 6 janvier 1935 où la Souletine Madeleine de Jaureguiberry, répondant à l'appel d'une Mlle Augusta Larralde, derrière laquelle se cache l'abbé Lafitte, crée l'association *Begiraleak* (les Gardiens-nes). Aussitôt, des jeunes femmes de Saint-Jean-de-Luz adhèrent avec enthousiasme à cette association de promotion de la langue et de la culture basques, sans oublier les droits de la femme, dans une exigence éthique et spirituelle.

Leur engagement est total, leur dynamisme mobilise une grande partie de la population.

Dès lors se multiplient les cours de basque, des représentations théâtrales, des créations, des conférences et des actions éducatives, des spectacles auxquels sont conviés des danseurs et danseuses des 7 provinces du Pays Basque. Avec *Begiraleak*, Saint-Jean-de-Luz redevient Donibane Lohitzun, avec des spectacles de plein air, mobilisant toute la cité, comme « le Mariage basque » ou « le Retour de Sopite ». On le déplore trop souvent : dans nos associations, pareil engagement, travail acharné jalonné de difficultés, a tendance à s'essouffler.

Il n'en est rien pour *Begiraleak*. La relève des pionniers-ères est assurée et l'engagement initial est toujours vivace.

C'est ce que nous confirme Pierre Latasa Goya, devenu président de l'association à l'âge de 25 ans, gage de la toujours jeune *Begiraleak* qui maintient la flamme transmise depuis plus de 90 ans.

Au fil du temps, de nouvelles activités sont développées : atelier de chant populaire (60 chanteurs), atelier de formation musicale (15 musiciens), cours de danse tout public (100 participants), pour les enfants (50 élèves), pour les jeunes (40 danseurs), pratique de l'euskara, atelier de couture à partir

des recherches entreprises sur les costumes. Des pistes de travail sont lancées, notamment autour du théâtre qui fut jadis très vivace à *Begiraleak*.

Rien de ce qui relève de la défense, de la promotion de la langue et de la culture basques n'est négligé, tant cela est impérieux pour que Saint-Jean-de-Luz, où le nombre de basco-phones est relativement faible et où les priorités vont vers le tourisme, ne perde pas son âme.

Tout cela dans une ferveur qui se manifeste par une communauté de participants très impliqués et par l'absence de difficulté à trouver des bénévoles. L'enthousiasme et la dynamique de *Begiraleak* rayonnent sur les villes et villages alentour, dont nombre d'habitants rejoignent l'association.

Begiraleak est devenue une référence, fidèle à l'engagement pris par ses fondateurs-trices et ravivé sans cesse par des générations successives de gardiens de la langue et de la culture basques.

Pas étonnant qu'avec de telles références et de telles qualités de prestation, *Begiraleak* soit invitée à se produire, cet été, à un festival de danse en Hongrie !

[Jacques Ospital]

Du champ à l'assiette

Hegoa Mendiboure, vous venez de rentrer des estives dans les Pyrénées.

Oui, avec mon compagnon et une jeune fille salariée, nous nous sommes relayés pendant un peu plus de trois mois auprès de nos brebis.

Votre mère, avant de prendre sa retraite, a été à l'origine de la coopérative de paysans Hurbil, à Saint-Pée-sur-Nivelle, et vous avez maintenant repris le flambeau.

Ce projet a été initié par la Communauté de communes, qui a organisé une réunion de paysans à la mairie de Saint-Pée. L'objectif était d'aider les agriculteurs à développer de nouvelles activités au plus près de leur cœur de métier. Onze producteurs locaux ont accepté de participer à cette initiative, organisée en deux entités : un magasin de paysans pour la vente directe au public et un atelier de traitement et de transformation, notamment pour les légumes, le miel, le lait et la viande. Le magasin a ouvert en premier, en 2017, et l'atelier a ouvert en 2022. La Communauté de communes a financé la construction des locaux,

qui sont loués au collectif. Notre socle juridique est une Société par actions simplifiée. Cela permet aux actionnaires d'y entrer et d'en sortir simplement, sans trop de tracasseries administratives et juridiques, en fonction de l'évolution de leur situation personnelle. Nous sommes aujourd'hui pratiquement le même nombre qu'au départ, mais avec une composition un peu différente. Nous nous réunissons une fois par mois dans le magasin pour faire le point sur la situation et aussi pour un moment convivial, car nous goûtons tous les nouveaux produits. Il n'y a pas de chef, nous sommes tous sur un pied d'égalité et fonctionnons sur le principe du *bitza bitz*, le respect des engagements oraux.

Les paysans sont très éparpillés sur le territoire, les journées de travail sont longues dans notre métier et, à part les rencontres sur les marchés, nous ne nous voyons pas beaucoup. Grâce à *Hurbil*, j'ai pu sortir de la ferme, travailler avec d'autres agriculteurs et c'est très enrichissant. Cependant, il ne faut pas croire

Être marraine, parrain

Il y a un âge où les questions arrivent... :

« Marraine, pourquoi mes frères t'appellent "tatie" et moi "Marraine" ? »

« Ma chère filleule, c'est que le jour de ton baptême à l'église, tu étais dans mes bras. Ce jour-là, je me suis engagée auprès de toi pour être plus que ta tatie. »

Là, elle me raconte toutes les missions qui incombent à une marraine et qu'elle a acceptées... ainsi que mon parrain. Au-delà de la responsabilité spirituelle, elle m'explique qu'elle serait là, quoi qu'il arrive, pour m'accompagner dans mon chemin de vie.

Je n'étais qu'une enfant, mais je comprends alors que ma marraine s'est engagée avec son cœur et que, s'il m'arrivait le pire des malheurs (perdre mes parents), elle serait là, ainsi que son foyer.

J'ai ressenti de la reconnaissance et du soulagement. Ce jour-là, j'ai pris conscience de la puissance de l'engagement d'une marraine et d'un parrain.

[Céline Davadan]

que c'est toujours facile et, quelquefois, on se dit que ce serait plus facile de faire chacun pour soi. Mais l'esprit du collectif finit toujours par avoir le dessus.

Chacun de nous doit faire deux permanences par mois au magasin et nous employons trois salariés. Tous nos produits à la production et à la vente doivent être respectueux d'une charte de qualité (Idoki, Bio, Porc basque, Piment d'Espelette, Ossau Iraty AOC, Herriko...). Le producteur fixe lui-même ses prix de vente et nous prenons une marge pour couvrir nos frais généraux. La marge pour les associés est plus faible afin de tenir compte de leur soutien à l'organisation. Quelquefois, les producteurs privilégient d'autres partenaires en prix ou en disponibilité, mais nous maintenons notre cap sans dévier.

La boutique de paysans a maintenant atteint ses objectifs, mais l'atelier est sous-utilisé, ce qui rend notre structure globale encore fragile. Nous cherchons de nouveaux associés pour compléter le plan de charge, mais toujours sans concession sur la qualité et l'origine des produits. De jeunes paysans s'installent au Pays, et ils sont notre espoir pour le futur.

[Propos recueillis par Jean Sauvaire]

Merci pour tout Hegoa, et aussi pour la photo avec votre père.



Saint-Laurent : un bastion accueillant

L'école catholique bilingue d'Arbonne souhaite accroître ses effectifs tout en restant fidèle à sa mission.

Bâtiment jadis occupé par des religieuses qui y faisaient la classe, l'école Saint-Laurent se dresse au bord de la route, à la sortie du village d'Arbonne, en haut d'une butte à laquelle on accède par une pente un peu raide. Durant tout l'été, cette école catholique bilingue, où sont scolarisés 64 enfants de la maternelle au CM2, a fait l'objet d'importants travaux de rénovation : modification de l'accès destiné aux sapeurs-pompiers, réfection et agrandissement du préau, pourvu d'une nouvelle charpente, réfection de la cour, désormais plus plate.

« C'était un gros projet pour une petite école », souligne la directrice, Sophie Indart. « Nous avons, heureusement, pu bénéficier de dons émanant d'entreprises, mais aussi de particuliers habitant le village. Et de jeunes entrepreneurs qui avaient à mener un projet de travaux dans le cadre de leur formation nous ont également aidés. » L'école a surtout obtenu une aide de 60 000 euros de la part de l'Ogec (Organisme de gestion de l'enseignement catholique). Ou, plus exactement, de l'Udogec (Union départementale des organismes de gestion de l'enseignement catholique) qui a versé la somme à l'Ogec Saint-Laurent. Cette école, qui est le seul établissement catholique de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de l'Uhabia, a pu ainsi boucler un budget s'élevant à la coquette somme de 160 000 euros.

TOUJOURS AUSSI ENGAGÉE

C'est un sacré soulagement pour Sophie Indart. Cette enseignante de 48 ans, mariée et mère de deux filles, a reçu une formation de professeur des écoles à Toulouse. Elle a enseigné seulement un an à Arthez-de-Béarn puis a pris, en 2008, la direction de l'école Saint-Laurent. Et elle l'exerce toujours, ce qui prouve bien que le poste lui convient. Après près de vingt ans, elle est toujours aussi engagée dans



De gauche à droite, Sandrine, enseignante ; Cathy et Coralie, aides maternelles ; Sophie Indart, directrice.

la gestion de cet établissement où travaillent, à ses côtés, trois enseignantes à temps plein, une à mi-temps, une enseignante spécialisée à quart temps et des aides maternelles.

« Nous sommes une petite équipe, mais il y a une forte solidarité entre nous. Il est important d'échanger, de résoudre d'éventuelles difficultés, de chercher des solutions. Ce n'est pas moi qui les apporte, mais j'essaie de lancer une réflexion collective qui nous permet d'avancer dans notre mission. » Sophie Indart est, par ailleurs, fort occupée. Outre la classe qu'elle assure tous les jours, elle a la responsabilité de tout le volet administratif : liens avec l'Ogec, entretien des locaux, gestion du personnel... Il n'y a donc pas de regret, chez la directrice, mais elle a des espérances. « Ce serait bien qu'on ait un peu plus d'élèves, car nous sommes capables de les accueillir. Quand je suis arrivée ici, ils étaient une centaine. La moitié sont des enfants d'Arbonne, l'autre moitié vient des autres communes de la paroisse et de Bidart. Or, à Bidart et Ahetze, on a construit de nouvelles écoles, ce qui a entraîné une diminution de nos effectifs. »

DES ATOUTS

L'école Saint-Laurent ne manque pourtant pas d'atouts. Notamment l'accent qui y est mis sur l'apprentissage des langues, à commencer par le basque pour les familles qui souhaitent que

leur enfant s'initie à l'*euskara*. Il y a, à l'école Saint-Laurent (ou *San Laurendi eskola*), une filière monolingue et une filière bilingue. En maternelle et élémentaire, pour la filière bilingue, les enseignements se font à mi-temps en basque et à mi-temps en français. Et l'apprentissage de l'anglais est dispensé une fois par semaine, pour tous les élèves, de la maternelle au CM2.

Par ailleurs, l'école Saint-Laurent est ouverte à tous. « Il n'y a aucune obligation pour les familles d'avoir une pratique religieuse régulière, ni que les enfants soient baptisés », précise la directrice. « Nous avertissons seulement les parents que nous sommes une école catholique et que les temps forts de l'année religieuse y sont célébrés. Cela se passe dans le respect de chacun. »

Dans le cadre de sa mission spécifique d'école catholique, Saint-Laurent a entamé, avant l'été, une réflexion avec l'abbé Louis Le Grelle, prêtre coopérateur de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de l'Uhabia, en vue d'une pastorale qui prendrait la forme d'un éveil à la foi ou d'une préparation aux sacrements. Quel que soit l'aboutissement de la réflexion, la pastorale se fera en dehors du temps scolaire. Comme c'est déjà le cas pour le catéchisme dispensé par la paroisse.

[Emmanuel Planes]

Engagement vs assignation

Lorsque nous mettons ces deux mots en opposition, nous sentons bien ce qu'ils signifient implicitement. Dans le premier cas, il s'agit d'un acte personnel, libre et décidé ; dans le second, il s'agit d'une obligation que nous recevons d'un autre ou d'une situation. Et cependant, s'engager ne signifie-t-il pas s'assigner soi-même, avec le poids des contraintes plus ou moins importantes que cela suppose ? Ou alors, y aurait-il dans l'engagement une autre dimension, susceptible d'atténuer, voire d'effacer, un poids désagréable pesant sur notre liberté ? Prenons dans un premier temps le chemin de l'étymologie et des usages linguistiques pour repérer quelques acceptions de ces termes.

Assigner, issu du latin *assignare* pouvait signifier, ou signifie :

- attribuer un travail, une fonction ;
- sur le plan juridique, faire comparaître ou « assigner à résidence », ce qui indique bien la perte de liberté, en tant qu'assignation pour la personne visée ;
- sur le plan monétaire, c'était attribuer un billet dont la valeur est gagée sur les biens de la nation.

Engagement, de son côté, nous conduit aux sens possibles :

- dès le XVII^e siècle, cela évoque le fait de pénétrer dans quelque chose qui ne rend pas libre, comme donner pour caution sa parole, son honneur ;

- cela prendra aussi le sens de commencer, entamer, ou tenter d'amener quelqu'un à une décision telle que « l'attacher à son service » ;
- sur le plan physique, c'est entrer dans un lieu étroit, difficile, resserré, tel qu'une passe. Ou encore commencer une bataille ;
- on parlera aussi de l'acte d'un intellectuel, d'un artiste qui prend une position risquée par sa singularité, son opposition à un contexte de pouvoir politique ou culturel.

Dans leur aspect global, les deux termes signifient bien un changement significatif dans une situation par réduction des possibles et contrainte ultérieure. Cependant, comme nous

l'avons remarqué, l'engagement marque la liberté du sujet d'accomplir ou pas un tel acte, de faire un tel choix. On peut ainsi associer à l'antériorité de la décision la marque subjective qu'elle implique, avec la notion d'hésitation, de doute qui caractérise le poids de celle-ci. À l'inverse, la détermination est le signe que l'acte qui va se produire est le fruit d'une mûre décision, d'une volonté de mener à son terme un projet qui a une valeur éthique pour la personne qui en soutient la perspective.

Nous arrivons alors à l'ouverture de cette autre dimension de l'engagement qui ne serait donc pas une aliénation de sa liberté par assignation à une forme de contrainte, mais qui procurerait contre toute attente un sentiment d'accomplissement, voire de libération. Pour soutenir un tel sens, il faut une perspective transcendante qui se situe au-delà des critères sur lesquels ont porté nos remarques précédentes, c'est-à-dire les aspects matériels et égotiques. Une telle dimension n'est autre que celle de la spiritualité, de la métaphysique, autrement dit ce qui, de l'être, relève du non-matériel, du non-utilitaire ou du non-monétisable.

L'engagement spirituel serait alors une rencontre avec l'âme, cette part de Lumière disponible en Soi et qui ne connaît aucune aliénation en s'engageant sur un chemin de libération du Sensible, comme l'indiquait Platon. L'Intelligible, tel qu'il le montre dans l'allégorie de la caverne, est la capacité de comprendre avec l'Esprit que notre assignation aux ombres projetées sur le fond de la paroi peut être levée par l'engagement sur le chemin de la remémoration. Platon, après Socrate, considère en effet que l'âme, du fait de sa nature divine, a déjà contemplé la Lumière « d'en haut » et qu'elle n'a pour travail que de retrouver ce qu'elle sait déjà, son Bien oublié, sa Liberté dans le Soi, libérée du moi. La valeur fondatrice de l'engagement sur un tel chemin sera réitérée par les grands êtres de l'humanité, Shakyamuni pour l'Orient, Jésus-Christ par-dessus tous pour notre monde occidental. Mais aussi et surtout, aujourd'hui plus que jamais, notre engagement pour la Lumière spirituelle dépasse de beaucoup nos propres attentes personnelles.

[Philippe Heckmann, Martintonborda, le 29 juin 2026]

Kanttu Goxoa : un lieu, un accueil, une présence

KANTTU GOXOA, « LE PETIT COIN ACCUEILLANT »

Un portail ouvert sur une cour. Et, au fond, à gauche, quelques personnes discutent, un chien, tranquille, une chaise de jardin : je suis à « Kanttu Goxoa ».

Nouvelle venue, je suis rapidement guidée vers l'entrée de derrière et vers une grande salle avec un comptoir, des tables, des chaises, un coin salon, une télé, une bibliothèque. Aux visages burinés qui m'ont accueillie dehors, s'ajoutent ici ceux des personnes qui s'activent à servir un café, remplir le lave-vaisselle, revenir du vestiaire les bras chargés. Ces bénévoles, qui, une matinée par semaine, se retrouvent en binôme ou en trinôme, aux côtés de l'assistante sociale, afin « d'être là ».

« ÊTRE LÀ ». PAROLE DONNÉE À CEUX DONT NOUS N'ENTENDONS PAS LES VOIX

Promesse d'une présence, fidèle, disponible, bienveillante, respectueuse. Kanttu Goxoa (KG) est un Point Accueil Jour (PAJ), créé à Saint-Jean-de-Luz en 2006, afin de permettre aux sans domicile fixe (SDF), mais aussi à toute personne en « grande précarité » d'avoir accès à différents services, aussi bien pratiques (casiers, douches, etc.) que sociaux.

Cinq jours sur sept, ce sont 25 à 40 personnes qui passent et peuvent, notamment, prendre un café, une collation. Une vingtaine d'entre elles sont considérées comme « sédentaires ». C'est-à-dire vivant à Saint-Jean-de-Luz depuis plusieurs années.

Toutes sont accueillies. Dans le respect de l'anonymat, si tel est leur souhait. Elles peuvent bénéficier d'un casier pour leurs affaires, laver et sécher leur linge, prendre une douche. De nouveaux vêtements, sacs, etc., fournis par Denen Etxea ou Elkartasuna, sont à disposition, ainsi que quelques provisions (dons des Restos du Cœur, de la Croix-Rouge...).

Et, bien sûr, à Kanttu Goxoa, on peut se poser et se reposer un peu. Au chaud, en hiver, devant la télévision ou avec un bouquin. Téléphoner, si besoin. Chacun peut s'inscrire pour rencontrer une assistante sociale. Il existe aussi des journées « Prévention-santé », avec la CPTS (Communauté Professionnelle Territoriale de Santé) et le concours de différents professionnels de santé (dermatologue, dentiste, podologue, etc.) et d'un service administratif de la CPAM.

En hiver, le plan « Grand Froid » peut être activé par la mairie, en fonction des conditions météo. Sept places sont proposées dans un hébergement du bâtiment voisin (sur ins-

cription au CCAS de Saint-Jean-de-Luz) et Kanttu Goxoa organise un préaccueil, dans ses locaux, de 17 à 19 heures, avec boissons chaudes, soupe, etc.

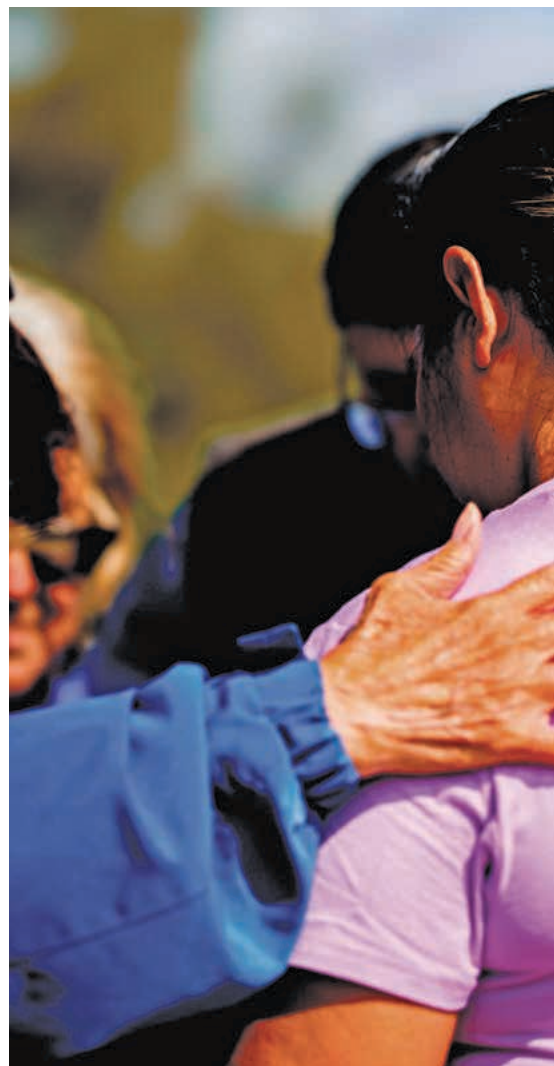
UNE VINGTAINE DE BÉNÉVOLES ET DEUX TRAVAILLEUSES SOCIALES SALARIÉES À TEMPS PARTIEL

Élodie, l'une des assistantes sociales, est là depuis l'ouverture. Elle reçoit dans son petit bureau où elle essaie de démêler quelques fils du labyrinthe des démarches administratives. Quand on est à la rue (certains n'ont même plus de papiers), la Sécurité sociale est un lointain souvenir, tout comme les soins médicaux. Élodie a trouvé son équilibre dans cette mission. La joie de partir au travail chaque

Point
Accueil Jour
« Kanttu Goxoa »

18, avenue Larreguy
64500 Saint-Jean-de-Luz
05 59 26 01 64

« Le coprésident et les deux
travailleuses sociales salariées
de Kanttu Goxoa ».



matin. Le luxe de pouvoir prendre le temps nécessaire pour recevoir, écouter et essayer de traiter des dossiers parfois très longs.

« Les nouveaux accueillis au Point Accueil Jour peuvent mettre du temps à s'inscrire pour rencontrer l'assistante sociale. Certains sont dans la rue depuis plusieurs années. Parfois, tout leur a été volé : argent, vêtements, papiers », explique-t-elle. « Ce sont des personnes très seules. Souvent, elles n'ont plus de lien avec leurs proches. Aucune forme de soutien. Elles ont besoin d'accompagnement pour de multiples démarches. Elles ont parfois été « baladées » et ont baissé les bras devant la complexité des choses, même pour récupérer les plus élémentaires de leurs droits. »

La « parole donnée » pour Élodie, c'est celle d'être là, pilier présent à chaque permanence. « Il s'agit davantage de constance que de faire plus. Des personnes reviennent même si leur situation s'est un peu améliorée. Depuis vingt ans, pour certaines. Leur vie est rythmée par celle de l'association », dit-elle.



Certaines personnes peuvent bénéficier d'un logement d'urgence. Et puis, un jour, d'un logement social. « Ce n'est pas évident de retrouver les codes d'une vie dans un logement lorsque l'on a passé plusieurs années dans la rue », ajoute-t-elle. Là aussi, Kanttu Goxoa peut permettre d'aider à vivre cette transition, grâce à d'autres dispositifs existants pour un accompagnement personnalisé.

Les bénévoles tournent, souvent par équipe de trois. Parmi eux, Patricia, Betty et Michel qui m'ont accueillie le jour de ma visite. Ils ont chacun une histoire et des raisons différentes qui les ont menés à s'engager dans ce type d'association. Une sensibilisation à la souffrance, aux plus fragiles, à celles et ceux qui nous entourent.

Chacun parle de respect, de chaleur humaine, d'empathie, de bienveillance. Accepter l'autre avec ses différences. Chasser les préjugés. Se débarrasser aussi de la posture du sauveur, qui peut fausser le lien : disponibilité (en temps et en esprit) ne signifie pas qu'il faut ignorer ses limites ou chercher une reconnaissance en apportant de l'aide à autrui.

Avant de s'engager, le bénévole est reçu par l'assistante sociale et/ou le président de l'association. Il effectue aussi une permanence d'essai avec d'autres bénévoles, avant d'être inscrit dans le planning de l'association.

Pour Michel, bénévole depuis 2006, « Il est important d'échanger entre nous. Il s'agit d'un travail d'équipe : bénévoles et salariées. Nous avons besoin de discuter, d'évoquer les situations et ce qui se vit au quotidien. Et aussi, de nous connaître et de fonctionner ensemble. » L'humilité est également au cœur de la mission auprès de ces personnes aux vécus si différents, si difficiles le plus souvent. « Notre souhait est d'offrir un accueil, dans un espace bienveillant, mais également de garantir la sécurité et le bien-être de chacun. Un règlement intérieur interdit l'alcool, la drogue, la violence », précise Michel.

Le lien avec les personnes accueillies mais aussi la convivialité, sont renforcés par l'organisation de grillades pour tous, plusieurs fois par an, sur le site de l'association.

« Hitza Hitzz ». Une parole donnée pour regarder chaque personne avec respect et bienveillance. Pour lui permettre de trouver ou retrouver toute sa dignité, une estime de soi, une reconnaissance sociale. Comme le dit Michel : « Peut-être pas les deux pieds dans la société... mais au moins un ! »

[Isabelle Igos Etcheverry]



L'engagement du couple

DÉSIR DE S'ENGAGER ET PEUR DE S'ENGAGER

Ces deux tendances peuvent tout à fait coexister. Ce n'est pas forcément une contradiction, on peut vouloir la sécurité, l'intimité, un projet commun, tout en redoutant de perdre sa liberté. Si cette ambivalence est source de souffrance, il faut se demander :

- Qu'est-ce que je crains si je m'engage ?
- Qu'est-ce que j'espère obtenir grâce à l'engagement ?

L'ENGAGEMENT DU COUPLE EST EN MUTATION

Autrefois, le couple reposait davantage sur des normes sociales, religieuses ou économiques. Aujourd'hui, plusieurs conceptions existent. Chacun cherche à s'épanouir personnellement. Vivre ensemble, se réaliser, se marier, avoir des enfants sont des décisions personnelles et non des obligations sociales. L'égalité entre les partenaires modifie les responsabilités. La séparation est devenue plus acceptable qu'autrefois.

LE MARIAGE EST UNE FORMALISATION DE L'ENGAGEMENT

Il y a deux versions du mariage : le civil et le religieux ; tous deux ont un formalisme différent. Le mariage civil concerne des engagements juridiques reconnus par l'État, tandis que le mariage religieux est une cérémonie à portée spirituelle.

J'ai assisté à un mariage religieux dans lequel la promesse scout avait été chantée : « Protège ma promesse, je veux t'aimer sans cesse. » C'est une belle expression de l'engagement.

[Philippe Chevalier]

J'ai écrit ce texte à partir d'extraits de mon carnet de réflexion. D'ordinaire j'aime beaucoup citer les autres pour expliquer ce que je pense. Mais puisque j'ai appris à écrire, puis à utiliser mes mots, je choisis de livrer ici ce témoignage. Je suis soldat. Mon métier est de commander des hommes, de les entraîner et de les mener en mission. Je suis marié et père de deux filles, bientôt trois ! Plus jeune, lorsqu'on me demandait pourquoi je voulais entrer dans l'armée, je répondais en moi-même : « Parce que je veux être là où ça merde ! » Avec de plus beaux mots, je me sentais capable de décider et d'agir dans la difficulté. Je me sentais responsable de ceux qui sont en danger. Je voulais vivre de cet idéal et « rester fidèle à mes rêves de jeunesse », pour citer Hélié de Saint-Marc (même si j'ai dit que je ne citerai personne).

J'y suis resté fidèle et j'ai vécu, malgré mon jeune âge, mes premières épreuves. J'ai surtout éprouvé mon engagement dans ce qu'il a de difficile, dans ce qu'il a de renoncement, et je le renouvelle. À la tête de mes hommes, j'ai souvent parlé. J'ai donné de ma parole pour les entraîner, les relever, leur manifester ma fierté ou ma déception, les faire grandir et leur donner le sens que je trouve à notre action.

Me vient d'abord un premier texte, que j'ai écrit immédiatement après avoir appris la blessure et la mort de camarades dans une action de feu. J'y ai changé les noms. Ce jour-là, nous étions en mission, loin de chez nous.



Les serveurs

Ce matin, j'ai annoncé aux gars la mort de l'adjudant Martin. Il y a aussi des blessés. Pierre est dans un état critique. Flo est stabilisé. Je connais mal les circonstances. Mon unité est touchée. Je suis touché. Qu'il est dur de parler ! Je me suis tenu face à eux, avec des phrases séchées par l'émotion. J'ai expliqué pourquoi ils n'étaient pas des victimes, pourquoi nous nous battions. J'ai demandé qu'ils préparent les tenues avec soin. Parce que c'est comme ça qu'on honore un des nôtres. Puis, partant loin d'eux, j'ai pleuré. Pierre est blessé. Sa famille ressemble à la mienne, et elle est en France. Difficile de décrire cette tristesse, mêlée de doutes, de colère et d'amertume. Elle revient, et avec elle les visages de nos frères déjà partis. Thibault, Lilian... la liste sera longue. Nous nous entraînons, nous nous battons, nous mourrons. Nous serrons les corps des vivants, pleurons puis sourions. Nous reparons sur la longue piste poussiéreuse. Pour la France et pour nos frères. À quoi bon ? Ça ne s'explique pas. On ne comprend pas un soldat sans comprendre ce lien fraternel qu'il partage avec ses compagnons d'armes.

Il est celui qui s'avance là où la mort rôde,
là où l'on sent la poudre, l'odeur métallique
du sang et la désolation,
là où l'on ressent les décombres,
là où la vie se retire, et là où elle renaîtra.
Il est celui qui porte les armes, celui qui les
déchaîne et celui qui les fait taire.

Lorsqu'il est envoyé, il cesse un moment d'être du monde que pourtant il défend. Il aime, donc il se donne. Puis, rentrant de mission, il s'en retourne au monde, il s'en revient aux siens, parce qu'il leur appartient. Il retourne être le père, le mari, le fils et le frère, de ceux qu'il fait souffrir en partant tout risquer. *Ite, missa est*, « Allez, on vous renvoie. » Loin de moi le fatalisme, mais, passés les honneurs, les pleurs et les musiques, quand tout se taira ; quand resteront le silence et la solitude que précèdent les pas et les tambours de marche, j'irai.

« Qui enverrais-je ? Qui ira pour nous ? »

Comme Isaïe répondant à l'appel, je dirai à mon tour : « Envoie-moi. » Je repartirai, pour



mieux vous revenir. J'embrasserai leurs fronts endormis, leur promettant de rentrer vite. J'enlacerai ma femme à la porte de chez moi. Puis, soulevant mes sacs, je m'arracherai à elles.

Quelques mois plus tard, au moment de l'envoi, j'ai répondu présent. Lorsque j'ai annoncé à ma femme que quelqu'un devrait bientôt partir, elle a dit : « Porte-toi volontaire. Vraiment. Pour nous ça va le faire ! » J'avais son accord ! Je n'en revenais pas... Elle me connaît quand même très bien ! Dans l'avion qui me portait à mes hommes, et m'éloignait des miens, j'écrivais ces mots de doute :

En suis-je capable ? Que suis-je parti risquer ? Et pourquoi sauter ? Pourquoi partir ? Pourquoi m'arracher à ceux que j'aime ? À quoi bon leurs souffrances ?

« Que cherchez-vous ? » dit le Christ aux apôtres un matin au tombeau, alors que l'aurore se lève. Trois seuls êtres vous manquent et tout est dépeuplé... Repeuplons donc, petit à petit, touche par touche, comme un peintre, comme un soldat qui prend le commandement d'une nouvelle troupe, de nouveaux

hommes qu'il doit attacher à lui par sa parole et son exemple.

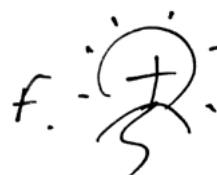
Pourquoi partir ? D'abord parce que je dois aller prendre ma place, ma charge, et sans l'acheter. Ensuite, pour revenir, après avoir commandé, agi et vécu.

Lorsqu'on a des enfants, on comprend que rien n'est plus à soi, que rien n'est plus beau, que rien n'est plus fragile. Et que ces êtres confiés, confiants et pleins d'amour n'attendent rien d'autre que nous. Aussi je leur explique, non pas seulement pourquoi je pars, mais combien je les aime. Elles sont, et elle est, en toute chose avec moi, sur la piste poussiéreuse, dans la boue des forêts et l'âpreté de l'aventure humaine. Aussi je m'en vais et je m'arrache à elles, mais je les emporte ! Aussi je suis présent à ce que je fais, car si je suis loin d'elles, il faut que ce soit pour quelque chose qui en vaille le coup.

Me voici à nouveau, sur cette longue piste, avec mes frères d'armes et d'aventure. Que jamais je ne sois coupé d'eux, qui comprennent ce que nous faisons, à qui il n'est pas toujours besoin de justifier notre action. Je suis responsable d'eux et je réponds de

leurs actes. Ils ont confiance en moi comme j'ai confiance en eux. Nous nous connaissons bien. Nous partageons la même vie, la même conscience. Allons !

Pour citer l'empereur Hadrien décrit par Yourcenar : « D'admirables bonnes volontés se groupèrent autour de moi ; la petite troupe étroitement intégrée à laquelle je commandais avait la plus haute forme de vertu (...) : la ferme détermination d'être utile. »





© Bibliothèque municipale de Besançon, ms. 677, f. 67v

« Accident du prince Philippe ».
Enluminure, *Chronique anonyme*
en langue française,
(fin du XIV^e siècle).

« Paroles, paroles, toujours des mots ! »,

dit la chanson...
Mais que reste-t-il de cette parole ?
« Les paroles s'envolent, les écrits restent. »

Je te donne ma parole » déclenche souvent en nous la méfiance, au lieu de nous rassurer, car cette phrase est souvent prononcée par quelqu'un voulant couvrir un mensonge, une fausse promesse ou plus simplement encore, pour les prétentieux, une méconnaissance !

Cependant, toutes les religions sur notre terre reposent sur *la parole*, à laquelle les fidèles s'accrochent de bonne foi. La parole divine est retransmise par des prophètes, puis par des religieux, mais sont-ils réellement garants de la vérité ? Quand, au XVII^e siècle, le diable voulut tenter un charbonnier, celui-ci, dit le conte, ne voulut rien entendre et ne renonça pas à sa croyance profonde.

Les meneurs de tout temps ont joué sur leur parole et l'enthousiasme qu'elle provoquait chez les groupes qu'ils souhaitaient

convaincre. Mais aujourd'hui, cette parole est tellement galvaudée, tellement interprétée, que peu d'entre nous lui font confiance ! Un seul d'entre nous est-il assez sot pour croire à la parole d'un homme politique ? Que nenni ! Nous avons tous compris que, pour se faire élire, ils font profession de nous faire des promesses, nous promettant la lune pour décrocher un siège ! « Paris vaut bien une messe », a dit Henri IV pour prendre le pouvoir ! On raconte que le président Jacques Chirac avait l'habitude de dire : « La parole n'engage que celui qui y croit. » Une autre version dit : « Qui l'écoute », ce qui revient, ma foi, au même !

Nous devrions remettre au goût du jour la punition pratiquée au Moyen Âge qui nous a laissé l'expression « cochon qui s'en dédit ». À cette époque, le « grand », qui manquait à sa parole donnée, devait, entouré de gens

d'armes, faire pénitence en se promenant en chemise et sans souliers à travers les rues de sa ville, sous les huées et les quolibets des habitants qui se vengeaient ainsi de ce manque de parole. Le choix lui était laissé pour ce genre de délit, soit de partir aux galères, soit de se promener en chemise devant ses concitoyens. Nous comprenons évidemment que la solution de la honte était bien souvent la préférée, ce qui nous a conduits à l'expression « toute honte bue » ! Un mauvais moment à passer en quelque sorte ! Quelle jolie fête populaire nous pourrions organiser en promenant, dans nos villes et nos villages, nos élus ayant failli à leurs promesses ! Un deuxième avantage du réveil de cette coutume serait, à mon avis, de limiter largement le nombre de candidats à des postes qu'ils sont souvent incapables d'exercer !

Les enfants ont une curieuse manière d'utiliser la parole des grands. Nous les entendons souvent nous dire de façon péremptoire : « Mais tu me l'avais promis ! » Alors qu'en réalité, ce sont eux qui, au détour d'une phrase, avaient parlé de cette chose hypothétique. Mais gare à vous si vous avez le malheur de mettre leur parole juvénile en doute, ils trouveront toujours un exemple passé à votre désavantage ! Du genre : « Tu m'avais dit que manger de la soupe, ça fait grandir... regarde-moi ! »

Comme il serait agréable de vivre si le proverbe « Parole d'homme, honneur d'homme » était respecté et appliqué, que nous n'ayons pas sans cesse ce doute sur la parole donnée. Mais nous sommes loin du compte ! Ce proverbe signifie que l'homme entretient son honneur en respectant sa parole. Mais qu'en est-il de l'honneur en notre siècle de mensonges et de compromis ? J'ai toujours professé qu'il valait mieux dire la vérité pour ne pas être pris en faute, même si quelquefois, certaines vérités ne sont pas bonnes à dire !

[Jean-Pierre Tricard]

L'engagement chrétien dans la cité : l'espérance en acte

L'auteur inconnu de la *Lettre à Diognète* parle ainsi des chrétiens : « Ils habitent leurs cités comme étrangers... toute patrie ici-bas est une région étrangère ». Certes, cela fait écho à l'esprit de détachement du chrétien vis-à-vis des choses terrestres ou, comme le dit saint Paul aux Philippiciens : « Mais nous, nous avons notre citoyenneté dans les cieux » (Ph 3, 20). D'un autre côté, les paroles de Jésus dans l'Évangile de saint Matthieu évoquent une identité ou encore une vocation inhérente à la vie chrétienne : « Vous êtes sel de la terre (...) vous êtes la lumière du monde » (Mt 5, 13). C'est donc sur ces deux sommets que le chrétien doit constamment trouver l'équilibre de son engagement dans la cité. En voici quelques éléments sommaires inspirés de la doctrine sociale de l'Église et de *l'Humanisme intégral* de Jacques Maritain.

« QUE CHACUN SE METTE SANS DÉLAI À LA PART QUI LUI INCOMBE. »

C'est avec la publication de l'encyclique *Rerum novarum* en 1891 que le pape Léon XIII inaugure les premiers éléments de la doctrine sociale de l'Église. Elle va ensuite se développer au fil des transformations du monde, lues dans la fidélité à l'Évangile et à la Tradition de l'Église, par les différents papes qui suivront : des bouleversements économiques et sociaux nés de la révolution industrielle du XIX^e siècle aux défis contemporains nés de la révolution technologique et numérique, la doctrine sociale de l'Église propose de regarder les réalités de notre monde et d'y agir à la lumière de l'Évangile. Il ne s'agit pas d'un catalogue de solutions politiques aux problèmes de nos sociétés. La doctrine sociale de l'Église propose plutôt des principes fondamentaux capables d'éclairer le discernement de tout engagement chrétien : du respect de la dignité de la personne humaine au respect de la création, en passant par la défense du bien commun, de la destination universelle des biens, de la solidarité, de la subsidiarité, de la justice et du souci des plus fragiles.

La toute première encyclique du pape Léon XIV, *Magnifica Humanitas*, publiée le 15 mai 2026, assume l'héritage laissé par ses prédécesseurs en ce qui concerne la question de l'engagement chrétien dans la cité. Le pape nous met en garde contre les risques de l'usage des dernières avancées technologiques au détriment de la protection de la personne humaine. Face à ces nouveaux défis, le pape nous rappelle la responsabilité individuelle de chacun, en citant Tolkien. À plus d'un siècle de distance, le pape Léon XIV fait résonner dans *Magnifica Humanitas* les mots de Léon XIII dans *Rerum novarum* : « Que chacun se mette sans délai à la part qui lui incombe. » Presque une devise pour tout engagement chrétien !

UNE ESPÉRANCE QUI NE DÉSERTÉ PAS LE MONDE

En 1936, dans son œuvre *Humanisme intégral*, le philosophe catholique Jacques Maritain cherche justement à penser la présence chrétienne dans une société devenue pluraliste. L'intuition fondamentale de sa pensée est que la foi chrétienne ne doit pas être séparée

de la vie concrète des hommes. Il rejette à la fois l'individualisme, qui enferme chacun dans ses propres intérêts, et les doctrines qui font disparaître l'individu au profit du collectif. Il cherche plutôt à concilier l'attention portée aux réalités du monde avec l'aspiration spirituelle de la vocation humaine, liée au royaume de Dieu. Et, même si l'engagement du chrétien dans la société découle de sa recherche « du royaume des cieux et de sa justice », il ne doit pas chercher à construire le royaume de Dieu avec des moyens humains. En effet, le royaume de Dieu ne saurait se confondre avec aucun régime politique, aucune idéologie, aucun programme électoral, ni avec aucune organisation humaine. L'engagement chrétien dans la cité n'a pas pour objectif de restaurer un passé idéalisé.

Par ailleurs, le Concile Vatican II a mis en avant l'importance pour les chrétiens laïcs de s'engager dans la vie sociale, politique, associative, éducative et culturelle ; de « coopérer, en tant que citoyens, avec les autres citoyens, avec leur compétence spécifique ». Éclairé par les principes de la doctrine sociale de l'Église et « se laissant guider par la charité », l'engagement chrétien dans la cité court moins le risque de s'enliser dans l'idéologie. S'engager réellement pour une cause sans mépriser celui qui pense autrement, sans idolâtrer son propre combat, voilà peut-être le défi de l'engagement chrétien.

L'engagement chrétien est l'espérance devenue acte : une espérance qui prie, qui aime, qui sert, qui construit et « qui fait marcher le monde », comme le dit Charles Péguy dans *Le Porche du Mystère de la deuxième vertu*.

QUE VOTRE « OUI » SOIT « OUI »

Au moment de conclure, je pense avec bonheur et gratitude à tous ces visages, à toutes ces mains qui, un jour, ont répondu oui à un engagement paroissial, associatif, social ou autre, et qui tiennent parole, continuant d'honorer avec constance leur engagement au fil des années. Ils nous rappellent les paroles de Jésus dans l'Évangile de saint Matthieu : « Que votre parole soit oui si c'est oui, non si c'est non. Ce qui est plus vient du Mauvais. » (Mt 5, 37). *Hitza bitz*. [Abbé Rickey-Ito Thélus]



Hitza hitz – « Et le Verbe s'est fait chair »

En basque, lorsque l'on parle d'une « parole », il ne s'agit pas d'une simple énonciation ; la parole engage la personne elle-même. C'est pourquoi l'expression « la parole donnée vaut engagement » est si belle. Lorsque nous disons de quelqu'un qu'il est un homme ou une femme de parole, nous savons que nous pouvons lui faire confiance. Sa parole a du poids car elle engage tout son être. Dans nos communautés, la « parole donnée » a longtemps suffi à instaurer la confiance. Aujourd'hui, toutefois, ce n'est pas toujours le cas. Les mots sont omniprésents : dans les actualités, les discours, les messages, les réseaux sociaux et les commentaires. Nous entendons et lisons des centaines de mots chaque jour. Pourtant, les promesses sont souvent oubliées, les engagements ne sont pas tenus et les paroles prononcées sont tout simplement emportées par le vent. C'est pourquoi une parole fidèle revêt une grande valeur. Une parole ne possède un véritable pouvoir que lorsque nous pouvons accorder notre confiance à la personne qui la prononce.

Dès le commencement, la Bible nous révèle la nature profonde de la Parole. Dieu ne parle pas pour expliquer le monde ; Il parle pour le créer. « Dieu dit : « Que la lumière soit. » Et la lumière fut. » (Gn 1, 3). La Parole de Dieu n'est pas simplement un son ou un message. C'est une Parole créatrice. Elle accomplit ce qu'elle énonce. En Lui, parole et acte ne sont jamais dissociés. C'est ce que nous montre toute l'histoire du salut. Dieu appelle Abraham et lui demeure fidèle. Il entend le cri de son peuple en Égypte et le conduit vers la liberté. Par l'intermédiaire des prophètes, Il renouvelle sans cesse sa promesse. C'est pourquoi le prophète Isaïe déclare : « Comme la pluie et la neige descendent des cieux et n'y retournent pas sans avoir abreuvé la terre, sans l'avoir fécondée et fait germer, donnant la semence au semeur et le pain à celui qui mange, ainsi en est-il de la parole qui sort de ma bouche : elle ne revient pas vers moi sans effet ; elle accomplit ce que je désire et réalise le dessein pour lequel je l'ai envoyée » (Is 55, 10-11). « Une parole est une parole, ou bien l'homme est fragile » : l'être humain peut revenir sur sa parole ; Dieu, en revanche, ne revient jamais sur la sienne.

Une question surgit alors : jusqu'où Dieu ira-

t-il pour rester fidèle à sa Parole ? L'Évangile selon saint Jean apporte la réponse : « Au commencement était le Verbe. Le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu » (Jn 1, 1). Le Verbe est éternel, et « par lui, Dieu a fait toutes choses » (Jn 1, 3). Mais ce n'est pas tout ! Le Dieu qui a créé le monde par sa Parole est celui-là même qui entre dans l'histoire humaine : « Et le Verbe s'est fait chair, il a habité parmi nous » (Jn 1, 14).

Cette affirmation change tout. Dieu ne se contente pas de nous envoyer un messenger. Il ne nous parle pas de loin. Il vient Lui-même. Dire qu'« Il s'est fait chair » signifie que Dieu – Jésus – a pleinement assumé notre nature humaine. Il a partagé nos joies et nos peines. Il a connu la fatigue. Il a fait l'expérience de l'amitié. Il a pleuré à la mort de Lazare. Il a même pris la Croix sur Lui. Dieu ne parle plus depuis l'extérieur de nos vies ; Il nous parle de l'intérieur de nos vies. C'est pourquoi Jésus peut dire à Philippe : « Celui qui m'a vu a vu le Père » (Jn 14, 9).

En Christ, le Verbe a pris un visage. La fidélité de Dieu ne s'entend pas seulement ; elle se voit aussi. L'Incarnation est l'accomplissement plénier de la promesse de Dieu : Il vient demeurer parmi nous.

Tout l'Évangile selon saint Jean manifeste l'unité parfaite entre les paroles de Jésus et sa vie. Ainsi, Jésus dit : « Je suis la lumière du monde » (Jn 8, 12), et Il rend la vue à l'aveugle. Il dit : « Je suis le bon Pasteur » (Jn 10, 11.14), et Il donne sa vie pour les brebis. Il dit : « Je suis la résurrection et la vie » (Jn 11, 25), et il fait sortir Lazare du tombeau. Ses actes révèlent ses paroles. La vie du Christ est la plus belle explication de ses paroles. C'est pourquoi l'adage ancien est si juste : *Verba docent, exempla trahunt* (les paroles enseignent, les exemples entraînent). Jésus ne montre pas seulement le chemin ; il est le chemin. Il ne parle pas simplement de l'amour du Père ; il vit cet amour, jusqu'au bout.

Cela éclaire également nos propres vies. Être chrétien ne consiste pas d'abord à parler de Dieu ; il s'agit de permettre à la Parole de Dieu de s'incarner dans nos vies. Une promesse devient réelle lorsqu'elle est fidèlement tenue. Une parole de pardon devient réelle lorsqu'elle suscite la réconciliation. Une parole d'espé-



rance devient réelle lorsqu'elle se traduit par une présence aux côtés de ceux qui souffrent. Une parole de foi devient réelle lorsqu'elle est soutenue par une vie tout entière. C'est pourquoi saint Jean écrit dans sa première lettre : « Petits enfants, n'aimons pas en paroles ni par des discours, mais par des actes et en vérité. » (1 Jn 3, 18) Il n'oppose pas les paroles aux actes ; au contraire, il nous montre que la parole trouve sa plénitude lorsqu'elle devient vie.

C'est peut-être là que réside le sens le plus profond de l'expression « tenir parole ». Donner sa parole n'est pas une question d'éloquence, mais de fidélité. Il s'agit de se donner tout entier. L'Évangile nous montre que la source de cette belle intuition est Dieu Lui-même. Si la parole donnée est si précieuse, c'est parce qu'elle reflète l'éclat de la fidélité de Dieu : « Et le Verbe s'est fait chair. » Depuis ce jour, toute parole qui se fait fidélité, tout engagement qui devient présence et tout acte d'amour qui donne chair à une promesse – aussi discrètement soit-il – révèle la lumière du Verbe de Dieu, venu demeurer parmi nous.

[Abbé François-Régis Jasnot]

Hitza hitz – « Eta Hitza haragi egin da »



© Abbé Lionel Lardant

Euskaraz, « hitza » erraiten dugunean, ez dugu hitz huts bat aipatzen. « Hitzak » pertsona bera engaiatzen du. Horrengatik da hain ederra « hitza hitz » erran-moldea. Norbait « hitzekoa » dela erraiten dugunean, badakigu haren baitan fida gaitezkeela. Bere hitzak balio du, bere pertsona osoa engaiatzen duelakotz. Gure herrietan, luzaz, « hitz emana » aski zen konfiantza sortzeko. Gaur egun, ordea, ez da beti hala. Hitzak nonahi dira : berrietan, mintzaldietan, mezuetan, sare sozialetan edo iruzkinetan. Egun guziz ehunka hitz entzuten eta leitzen ditugu. Baina anitzetan promesak ahanzten dira, hitz emanak ez dira betetzen eta errandakoak haizeak eramaiten ditu. Hori dela eta, hitz leial batek balio handia du. Hitz batek zinezko indarra du, bakarrik erraiten duen pertsonaren baitan fida gaitezkeenean.

Bibliak, hastetik beretik, hitzaren barnatasuna erakusten dauku. Jainkoak ez du hitz egiten mundua esplikatzeko ; hitz egiten du mundua sortzeko. « Eta Jainkoak erran zuen : « Izan bedi argia ». Eta argia izan zen » (Has 1, 3). Jainkoaren Hitza ez da soinu bat edo mezu bat bakarrik. Sortzen duen Hitza da. Erraiten duena egiten

du. Haren baitan, ez dira sekula berexen hitza eta egintza. Hori da Salbamenduaren historia guziak erakusten daukuna. Jainkoak Abraham deitzen du eta leial gelditzen zaio. Bere herriaren oihua entzuten du Egipton eta askatasuneraino gidatzen du. Profeten bidez behin eta berriz berritzen du bere promesa. Horrengatik dio Isaias profetak : « Euria eta elurra zerutik jautsi eta ez dira berriz harat itzultzen lurra urez ase gabe, emankor bilakatu etaernaldu gabe, ereiteko hazia eta jateko ogia sort ditzan ; berdin nere ahotik atera hitza ere : ez da nerreganat itzultzen eraginik ukan gabe ; nahi dutana egiten du eta nik ezarri helburua betetzen » (Is 55, 10-11). « Hitza hitz edo gizona hits » : gizakiak bere hitza uka dezake ; Jainkoak, aitzitik, ez du sekula berea ukatzen.

Orduan galde bat sortzen da : noraino joanen ote da Jainkoa bere hitzari leial izaiteko ? Jondoni Joaniren Ebanjelioak emaiten du ihardespena : « Hastean bazen Hitza. Hitza Jainkoarekin zen eta Hitza Jainko zen » (Jn 1, 1). Hitza betierekoa da eta « Jainkoak haren bidez egin ditu gauza guziak » (Jn 1, 3). Baina hori ez da dena ! Mundua bere Hitzaz sortu duen Jainkoa da gizakien historian sartzen den bera : « Eta Hitza haragi egin da, eta gure artean egin du bere egoitza » (Jn 1, 14).

Erranaldi horrek dena kanbiatzen du. Jainkoak ez dauku mezulari bat igortzen bakarrik. Ez dauku urrundik mintzatzen. Bera dator. « Haragi egin da » erraiteak erran nahi du Jainkoak, Jesusek, gure giza izaera bere betetasunean hartu duela. Gure bozkarioak eta penak partekatu ditu. Nekea ezagutu du. Adiskidetasuna bizi izan du. Nigar egin du Lazaro hil zelarik. Gurutzea ere bere gain hartu du. Jainkoa ez da gehiago gure bizitik kanpo mintzo. Gure biziaren barnetik mintzo zaigu. Horrengatik erran ahal dio Jesusek Feliperi : « Ni ikusia nauenak Aita ikusia du » (Jn 14, 9). Kristoren baitan, Hitzak aurpegi bat hartu du. Jainkoaren fidelotasuna ez da bakarrik entzuten ; ikusten ere da. Inkarnazioa da Jainkoaren hitz emanaren betetze osoa : bera dator gure artean bizitzera.

Jondoni Joaniren Ebanjelio guziak erakusten du batasun osoa dagoela Jesusen hitzen eta haren biziaren artean. Adibidez, Jesusek erraiten du : « Ni naiz munduko argia » (Jn 8, 12),

eta itsuari bista emaiten dako. Erraiten du : « Ni naiz artzain ona » (Jn 10, 11.14), eta bere bizia emaiten du ardientzat. Erraiten du : « Ni naiz piztea eta bizia » (Jn 11, 25), eta Lazaro hilobitik ateratzen du. Haren egintzek haren hitzak agerian uzten dituzte. Kristoren bizia da haren hitzen esplikaziorik ederrena. Horrengatik da hain egokia aspaldiko erran hura : Verba docent, exempla trahunt (Hitzez irakasten dute ; adibideek traditzen dute). Jesusek ez du bidea erakusten bakarrik ; bera da bidea. Ez du Aitaren maitasunaz mintzatzen bakarrik ; maitasun hori bizitzen du, azkeneraino. Horrek gure bizia ere argitzen du. Giristinoa izaitea ez da Jainkoari buruz hitz egitea lehenik. Jainkoaren Hitzari gure bizian haragi egiten uztea da. Hitz emana leialtasunean betetzen denean, egiazkoa bilakatzen da. Barkamen hitzak adiskidetzea sortzen duenean, egiazkoa bilakatzen da. Esperantzaren hitza sufritzen duenaren ondoan egoitea bilakatzen denean, egiazkoa bilakatzen da. Fedearen hitza bizi oso batek sustengatzen duenean, egiazkoa bilakatzen da. Horrengatik idazten du Jondoni Joanik bere lehen gutunean : « Seme-alabatxoak, ez dezagun hitzez eta mihiz maita, egitez eta egiaz bai » (1 Jn 3, 18). Ez ditu hitzak eta egintzak elgarren kontra ezartzen. Alderantziz : erakusten dauku hitzak bere betetasuna aurkitzen duela bizia bihurtzen denean.

Beharbada, hor dago « hitza hitz » erran-moldearen zentzurik barnena. Hitz emaita ez da ongi mintzatzen jakitea. Leial izaitea da. Pertsona osoa emaita da. Ebanjelioak erakusten dauku intuizio eder horren iturburua Jainkoa bera dela. Hitz emana hain baliotsua bada, Jainkoaren fidelotasunaren distira delakotz da : « Eta Hitza haragi egin da ». Egun hartaz geroztik, leialtasun bihurtzen den hitz bakotxak, presentzia bihurtzen den hitz eman bakotxak eta promesa bati haragia emaiten dion maitasun egintza bakotxak, diskretuki bada ere, gure artean bere egoitza egitera etorri den Jainkoaren Hitzaren argia agerrarazten du.

[Abbé François-Régis Jasnot]

Photographie : saint Jean et saint Pierre, église de la Trinité-des-Monts, Rome.



Les abbés Paul et Sanche fêtent leur dixième anniversaire d'ordination et renouvellent leur parole donnée.

Hitza hitz : quand Dieu appelle un jeune à le suivre de plus près...

Le discernement vocationnel ou l'apprentissage patient d'une parole donnée pour toujours.

Quand nous parlons de « parole donnée », nous pensons spontanément à un engagement que nous prenons : une promesse tenue, un contrat honoré, une amitié fidèle. *Hitza hitz* – la parole est la parole. Mais dans un cheminement vocationnel, il faut renverser la perspective. Avant que quiconque ne donne sa parole, c'est Dieu qui a parlé. Le premier engagé, c'est Lui.

DIEU APPELLE LE PREMIER

Toute vocation commence par une initiative qui ne vient pas de nous. Le jeune homme qui se met en route vers le sacerdoce n'a rien inventé : il a d'abord été rejoint.

Cet appel prend des visages très divers. Il peut être éclatant, comme sur le chemin de Damas, où Saul est jeté à terre et entend son nom prononcé deux fois (Ac 9). Là, tout bascule en un instant, et le persécuteur devient l'Apôtre des nations. Mais l'appel se fait le plus souvent dans le secret du cœur, à la manière du jeune Samuel qui, dans la nuit du sanctuaire, entend une voix sans savoir encore qui parle et doit

se faire aider pour la reconnaître (1 S 3). Ou encore à la manière d'Élie à l'Horeb : ni dans l'ouragan, ni dans le tremblement de terre, ni dans le feu, mais dans le murmure d'une brise légère (1 R 19).

Une intuition qui revient, une paix intérieure qui s'installe, une rencontre, une parole entendue à la messe un dimanche ordinaire : Dieu se dit avec une délicatesse déconcertante. Et c'est déjà une parole donnée – la sienne.

LA RÉPONSE, ENCORE SECRÈTE

Vient alors le temps de la réponse. Le jeune répond dans l'intimité de son cœur, à mots parfois maladroits, souvent tremblants.

Je me souviens qu'avant de rentrer au Séminaire de Bayonne, je ne me sentais pas du tout à la hauteur. J'ai pu donner ma première parole, mon premier « oui » grâce à une autre parole, celle de mon curé d'enfance : « Si tu attends d'être parfait pour entrer au Séminaire tu n'y entreras jamais. » Cette parole de médiation a été performative pour moi.

Ce oui-là est réel, il est même décisif. Mais il

faut le reconnaître avec lucidité : à ce stade, il ne reste que deux paroles échangées dans le secret. Rien encore n'est objectif, rien n'est vérifié. Le cœur humain est capable du meilleur, il est aussi capable de se tromper lui-même, de confondre un désir généreux avec un appel, un enthousiasme à la sainteté avec une vocation surnaturelle.

C'est précisément pourquoi l'Église propose un chemin. Non pas pour ralentir l'élan, mais pour lui donner la consistance de la vérité.

LE LONG CHEMIN DE LA VÉRIFICATION

Ce chemin commence par l'année de propédeutique. Une année tout entière consacrée au discernement, centrée sur la prière, la vie fraternelle et l'accompagnement spirituel. Une année pour laisser décanter, pour apprendre à distinguer la voix de Dieu de ses propres échos.

À son terme, le jeune peut demander à entrer au Séminaire. S'ouvre alors le premier cycle, celui de la philosophie : apprendre à penser

droit avant de parler de Dieu. Puis vient le stage, ce temps précieux où le séminariste quitte la maison de formation pour se confronter au terrain, à une paroisse, à des visages, à la réalité concrète du ministère qu'il envisage. Beaucoup de choses se vérifient là, que ni les livres ni l'oraison ne pouvaient dire seuls.

Au retour du stage s'ouvre le second cycle, celui de la théologie. Et c'est au terme de cette première année que le jeune peut demander son admission comme candidat au sacerdoce.

LE PREMIER ACTE OBJECTIF

Ce moment mérite qu'on s'y arrête, car il change la nature de tout ce qui précède. Jusque-là, il y avait la parole de Dieu et la parole du jeune, mais elles restaient dans l'ordre de l'intime. Avec l'admission, l'Église prend la parole à son tour.

L'évêque, éclairé par son conseil, par les formateurs, par tous ceux qui ont accompagné ce jeune, reconnaît publiquement que celui-ci a bien reçu un appel de Dieu. Ce n'est plus une conviction personnelle : c'est une reconnaissance ecclésiale. La vocation sort du secret des cœurs pour entrer dans la lumière de la communauté. C'est la première grande étape, et elle est de taille : le candidat sait désormais qu'il n'est pas seul à porter cette parole.

À ce stade, le jeune peut porter le col romain. L'appel devient objectif, concret et visible.



L'ENGAGEMENT DÉFINITIF

Puis, à l'issue des trois années de théologie, vient l'ordination diaconale. Là, la parole est donnée pour toujours – *ad vitam*. Le célibat est promis, l'obéissance à l'évêque est promise, la prière de l'Église est prise en charge pour le peuple qui est confié. Il n'y a pas de retour en arrière prévu, parce qu'il n'y en a pas non plus du côté de Dieu.

Mais une parole donnée une fois pour toutes n'est pas une parole qu'on peut ranger et oublier. Le prêtre, après avoir donné sa parole

Un jeune du cycle Saint-Jean-Paul II (cycle de discernement vocationnel) pose une première parole sous le regard de Marie, Maîtresse des vocations.

à Dieu, doit la redire chaque jour. Exactement comme un homme et une femme qui se sont dit oui un matin de noces : le sacrement est donné une fois, mais il se vit dans les mille reprises du quotidien, dans les fidélités obscures, dans les recommencements après les fatigues.

Hitza bitz. La parole est la parole – et elle tient parce qu'elle repose d'abord sur celle de Dieu, qui ne se reprend jamais.



Après s'être construit en vue de sa vocation, le jeune la discerne. Puis le diacre et/ou le prêtre accomplit sa vocation, son appel et sa parole chaque jour. L'enjeu est alors de devenir saint dans sa vocation et missionnaire des vocations. À notre tour, on devient des médiateurs de la Parole pour aider les autres à donner leur parole à Celui qui n'a jamais cessé de nous appeler à la Vie, à l'Amour, à la Conversion et à la Sainteté. Nous ne pouvons donc pas être anti-VACS !!!

[Abbé Louis le Grelle]

Week-end à Maylis sur la beauté des vocations, pour aider les jeunes à répondre à la Parole reçue.

Six ans à la présidence de l'APEL : une vocation tournée vers les autres



Brigitte Caulier, tu es présidente de l'APEL du Collège-Lycée Saint-Thomas d'Aquin depuis 6 ans maintenant. Nous aimerions savoir un peu ce qui fait ton engagement dans ces fonctions.

Oui, cette année ce sera ma 6^e année, j'ai été deux années vice-présidente avant. J'avais été présidente de l'association des parents d'élèves lorsque mes enfants étaient à Aice-Errota. J'ai toujours été engagée dans la vie de mes enfants. Mais avant j'ai fait aussi pas mal de choses. Adolescente, j'ai été à la Croix-Rouge. Quand on vivait en Afrique, j'ai monté une association qui s'appelait *Don't Forget* qui aidait des associations locales que je connaissais au Nigeria et au Congo. C'étaient des choses concrètes, ici on achetait des machines à laver, là on offrait des balustrades pour un orphelinat. J'ai toujours voulu aider.

Comment tu parlerais de cette idée de l'engagement dans ton parcours ?

En fait, je pense que c'est difficile à expliquer parce que c'est en moi. Je crois que j'ai été biberonnée à ça avec un père qui était toujours en train d'aider les autres. Papa, plutôt individuellement. Il était commerçant mais il aidait soit financièrement soit en faisant des choses pour les gens. J'avais le meilleur exemple. Mon père qui est arrivé d'Espagne qui n'avait pas de travail en Espagne. Je pense que comme il n'a pas eu la vie facile et bien c'était normal pour lui d'aider les autres. Il y a eu des gens qui l'ont aidé et donc il trouvait normal d'aider à son tour. C'est inhérent.

Comment on devient présidente de l'APEL ?

J'ai commencé à aller à des réunions. J'ai vu des pôles qui m'intéressaient plus ou moins et je me suis dit que je pouvais aider là, et puis j'ai aussi découvert un fonctionnement. Parce qu'on ne connaît pas le fonctionnement d'une école quand on est simplement parent. J'ai donc appris le fonctionnement de l'école au travers des commissions dans lesquelles je suis intervenue. J'aimais beaucoup le contact parce que l'engagement en association de parents d'élèves c'est surtout le relationnel. Il y a le côté social, l'échange avec les CPE, avec le directeur, avec les professeurs aussi. J'apprends beaucoup d'eux et je pense qu'ils apprennent aussi de nous. J'ai un lien avec les parents bien sûr. Mais moi j'ai surtout un lien avec les CPE. Je suis admirative de leur travail, je trouve qu'elles font un travail vraiment extraordinaire. Je suis aussi beaucoup en lien avec le directeur : on a instauré de se rencontrer au moins une fois par mois mais je peux lui envoyer un mail ou aller le voir directement et il est toujours présent pour me répondre. Je l'embête pas non plus inutilement.

La présidente est-elle élue ?

Oui, au moment de l'AG on demande si des gens sont volontaires pour participer. Il y a aussi les membres du CA de l'année d'avant qui peuvent se représenter. Il y a aussi ceux qui souhaitent se mettre en retrait une année ou les parents dont les enfants vont entrer en terminale et donc quitter le lycée. Cette année par exemple, il y a trois parents qui vont partir et donc il va falloir renouveler l'équipe. La présidente est donc élue au moment de l'AG, pour trois ans. J'avoue que c'est de plus en plus difficile d'avoir des parents volontaires pour être à l'APEL, alors tiens, je lance un appel... Bienvenue aux personnes de bonne volonté ! Je crois qu'on a encore une image qui nous colle à la peau : c'est la vente de gâteaux, c'est les parents qui cancanent et bavardent beaucoup entre eux, qui sont au courant des choses cachées... alors que ce n'est pas du tout de ça dont il s'agit. On en est à des années-lumière. On propose plein de choses, en plus à Saint-Thomas on a la chance d'avoir un directeur qui est toujours à l'écoute de nos projets.

Justement, Brigitte, parle-nous un peu des projets qui ont été mis en place pendant ta présidence et ceux qui existent depuis longtemps et qui te tiennent particulièrement à cœur de faire perdurer.

Par exemple l'IELTS. C'est un véritable plus. On ne peut passer cet examen de niveau en anglais qu'à Bordeaux ou Bilbao. J'ai travaillé avec le British Council et voilà, ce sera cet automne, le 23 novembre prochain, notre troisième année. À Saint-Thomas, on peut venir passer l'IELTS même si on est élève d'un autre établissement. Par exemple cette année, 18 élèves de Villa Pia sont inscrits.

L'APEL nationale existe, on en dépend, mais c'est important de garder notre particularité, donc on ne leur demande rien, on se débrouille tout seul. Mon rôle c'est vraiment de faire le lien entre les parents et l'établissement, d'organiser les commissions. Moi je travaille surtout en amont pour les construire, trouver les partenaires, les faire accepter par l'établissement. Ensuite, j'ai la chance de m'appuyer sur une super équipe et de pouvoir déléguer. Je trouve qu'il y a plein de manques à l'école parce qu'on réduit les budgets culturels et autres et que nous, nous pouvons être acteurs. On touche une cotisation de la part des parents et cet argent nous sert à monter des projets pour les enfants. Ça peut être les sorties au cinéma, les voyages scolaires. Mais aussi les cartons de fournitures que nous donnons chaque année aux familles par exemple. Les activités jeux sur le temps du midi qui est beaucoup trop long, en partenariat avec la Baleine Bleue notamment. On a par ailleurs acheté des mallettes pour qu'il n'y ait plus de téléphones portables pendant la journée de classe. Ça a apporté une vraie sérénité, il y a beaucoup moins de problèmes de discipline.

Il y a le Sim'ent, les simulations d'entretiens, généralement le premier week-end de décembre, pour les terminales. On permet aux jeunes qui le souhaitent de venir un samedi



matin passer un entretien devant un jury constitué de trois parents volontaires pour entrer dans une école ou pour un emploi. C'est une simulation, mais ça leur permet de tester en vrai une première expérience. Les erreurs qu'ils font là, ils ne les feront jamais, c'est fait avec beaucoup de bienveillance. On prépare un peu les parents pour que ce soit vraiment formateur pour nos jeunes. On est là pour les porter, les encourager et leur donner confiance en eux. Ça existe depuis presque 20 ans.

C'est pareil pour le Forum des métiers, qui a lieu un samedi matin en février, ça a fait 25 ans cette année. C'est les gros temps forts.

Et puis, je veux créer un réseau Alumni. C'est créer du lien, c'est ça une association de parents d'élèves. À l'école, on va chercher nos enfants, on se connaît. Au collège, on connaît

plus personne, il n'y a plus de lien. Plein de jeunes ont grandi et sont partis dans des voies professionnelles que de nouveaux lycéens aimeraient connaître pour s'orienter. Je suis en train de finaliser ça. L'Alumni existera cette année. C'est un gros projet que je tenais vraiment à mettre en place avant de partir, parce que mon fils entre en terminale, alors c'est aussi ma dernière année... Il va falloir que je passe la main. J'ai travaillé à cette passation et je peux dire aujourd'hui que ma successeuse est déjà à pied d'œuvre pour reprendre le flambeau. J'ai eu la chance de pouvoir passer une année de tutelle avec celle qui était présidente avant moi. Et ça m'a beaucoup aidé, alors je fais pareil cette année avec Anne Labalette. Je peux donner son nom. C'est officiel. Mais tous ces projets ne pourraient pas se faire sans l'aval et l'aide de l'établissement, c'est une synergie.

Et puis il y a les 80 ans de Saint-Thomas l'année prochaine, en 2027, alors l'APEL voudrait organiser une grosse fête avec tous les anciens élèves, qu'ils puissent se retrouver.

Enfin, il y a Talaia ! On est parti d'un constat, on voyait de plus en plus de jeunes très alcoolisés pendant les fêtes de Saint-Jean, alors on a créé l'an dernier une cabane-refuge pour les jeunes. Cette année, grâce à la mairie aussi, on a fait de la prévention, on avait des capotes à verre, on a mis en sécurité des jeunes. On a travaillé avec le CPTS, qui nous a donné plein d'affiches. Quarante parents d'élèves se sont relayés sur les deux soirées des fêtes de 19 h à 2 h du matin. Ça m'a émue, certains jeunes sont venus nous dire « Merci pour ce que vous faites. » On est là pour eux ! En étant

à l'APEL, on est un peu parents de tous les enfants, public comme privé. Talaia, c'est pour tous les enfants. Les parents de Chantaco et de Ravel nous ont rejoints cette année.

Quelle est ton implication au quotidien ?

C'est une vraie charge de travail. Un mi-temps toute l'année, y compris pendant les vacances scolaires et, pendant les temps forts, c'est un temps plein. Il ne faut pas être intrusif non plus avec l'équipe pédagogique, parfois il y a de la défiance de la part des enseignants. On est vu comme du poil à gratter et pas comme une valeur ajoutée. Alors que pas du tout, au contraire. Mais c'est vrai que c'est aussi mon devoir de faire remonter les choses quand plusieurs parents ont des choses à dire/redire sur un professeur. C'est pas toujours facile, mais c'est aussi ma mission. De la même manière, je dois participer aux conseils de discipline. Ce qui est dur à vivre pour moi, c'est quand des parents veulent s'engager, s'inscrire et puis ils ne s'y tiennent pas, on ne les voit pas.

Et après Brigitte ?

Après... on verra, mais je sais que je m'engagerai ailleurs. Peut-être dans les femmes, je sais pas encore, mais quelque chose en tout cas qui me parle et que j'aime. Avec les jeunes, je trouve qu'on les laisse trop livrés à eux-mêmes. C'est trop anxiogène tout ce qui se passe aujourd'hui. Si je peux aider, à titre bénévole, comme je l'ai toujours fait, eh bien je serai très contente. Je ne pourrai pas rester au bord de la piscine toute la journée. Je suis une hyperactive !

Pour conclure, ce qui me fait le plus plaisir, c'est la passation, l'héritage. Depuis cette année, ma fille est coprésidente de l'association MEUF à Bordeaux. J'étais super fière quand elle m'a dit : « Maman, je me suis engagée ! » C'est génial ! J'ai toujours eu peur que mes gamins soient des égoïstes. Voilà la troisième génération alors !

[Propos recueillis par
Christine Delgado-Harang]



Entretien avec Beñat Jorajuria : « L'engagement ? Transformer une intention en action durable ! »

Beñat, tu es né à Saint-Pée, tu as 62 ans aujourd'hui. Depuis combien de temps es-tu engagé dans le Saint-Pée Union Club (SPUC) omnisports (Pelote, Rugby, Handball, Vêlo, Football, Canoë-kayak, Course à pied) ?

Si être engagé, c'est être embarqué, on peut dire que ça a commencé tôt pour moi. J'ai intégré la section pelote du SPUC à l'âge de 8 ans. D'abord pour jouer à main nue, puis au Joko Garbi, le jeu de xistera, dit de petit gant. La rencontre avec un éducateur sportif très pédagogue a été marquante. Au-delà de ses compétences techniques, il avait le sens du collectif. Son exemple fut déterminant pour moi. Il nous accompagnait dans nos progrès sportifs individuels, mais surtout il nous faisait grandir en conscience du groupe : solidaires et engagés ensemble. Sans le savoir, Dédé Boutan m'a transmis le goût de l'engagement. Et c'est à cette période que j'ai ressenti l'envie de devenir, plus tard, éducateur sportif.

Comment ton rôle a-t-il évolué ?

Hitza Hitz, ma carrière sportive terminée, comme promis, j'ai endossé les fonctions d'éducateur sportif auprès des jeunes pelotaris de la section Joko Garbi, puis celles de dirigeant de la section pelote du SPUC. Des plus jeunes jusqu'aux seniors, j'ai été très heureux de transmettre le goût du jeu à de nombreux pelotaris, mais aussi les valeurs de respect de l'adversaire et des partenaires, ainsi que la confiance et l'entraide, essentielles pour l'esprit d'équipe.

Sur un autre plan, convaincu que partager le présent, c'est important, mais que soutenir l'avenir, ça ne fait pas de mal, j'ai répondu présent à la demande du président du SPUC omnisports de l'époque (Pello Fagoaga) pour accepter la charge de trésorier pour la section pelote. J'avais un diplôme de comptable en poche et, dans la continuité, j'ai accepté les responsabilités de trésorier général en 2004, puis de président du SPUC depuis 2014.

Que représente pour toi l'engagement bénévole ?

C'est être au service. C'est donner de son temps au service des autres, au service d'un projet, c'est accepter de répondre de soi. Parfois cela exige du courage et de l'inconfort, notamment lorsque cela passe par le sacrifice de moments auprès de ma famille. Le SPUC est un club omnisports de 7 sections, regroupant environ 900 adhérents et le tout sous une seule entité juridique. Dans l'acronyme SPUC, le U indique « Union » et le sens profond de ce U, c'est que l'Union fait la Force. Cela implique la solidarité et l'entraide ! Dans tous les cas, selon moi, la qualité de l'humain est au cœur de l'engagement.

Penses-tu que l'engagement associatif ait changé depuis le temps que tu le vis ?

L'engagement ne se mesure pas uniquement aux résultats. Un sportif peut être profondément engagé sans être champion, dès lors qu'il donne le meilleur de lui-même, progresse avec constance et reste fidèle à ses objectifs et à ses valeurs. Car être pelotari, ce n'est pas seulement jouer à la pelote, c'est s'engager à honorer un sport, une tradition et ceux qui la font



vivre bénévolement avec passion, discipline et fidélité à un héritage.

Aujourd'hui, l'engagement associatif a évolué dans un contexte très regrettable, celui d'une société de plus en plus matérialiste et individualiste. On observe une population de plus en plus consommatrice au détriment de l'engagement désintéressé...

En regardant le chemin parcouru, de quoi es-tu le plus fier dans l'engagement que tu as construit avec le SPUC ?

Du point de vue de l'éducateur sportif, après toutes ces années, ce qui me rend fier, mais surtout me fait le plus chaud au cœur, c'est lorsqu'un jeune que j'ai formé il y a plus de



20 ans m'arrête dans la rue avec un grand sourire et me témoigne toute sa sympathie. Du point de vue du président, c'est d'avoir eu le souci permanent d'être gardien d'un esprit. Selon moi, l'engagement ne se mesure pas au nombre d'heures que j'ai consacrées mais à la volonté constante que j'ai eue de faire grandir les participants et de préparer l'avenir de l'association.

J'ai toujours été un adepte indéfectible du dialogue : écouter pour comprendre, parler pour partager, et s'il m'est arrivé de froisser une personne, cela n'a jamais été volontaire.

Quel message aimerais-tu transmettre aux nouvelles générations qui vont s'engager dans le bénévolat ?

Que les difficultés sont inévitables, mais les motifs de satisfaction sont bien plus nombreux. Chaque pierre apportée à l'édifice est source de joie, comme celle d'avoir formé un champion, d'avoir instruit avec succès un dossier de subvention et d'obtenir ainsi de nouveaux équipements pour le club, ou tout simplement de partager la même passion.

Si tu avais un souhait pour l'avenir du SPUC, quel serait-il ?

Faire progresser l'esprit de cohésion entre les sections sportives. J'y tiens beaucoup au U du SPUC, l'Union ! Car une association ne se construit pas seulement sur des statuts ou des règlements. C'est une aventure humaine portée par les femmes et les hommes qui investissent de leur temps pour que le plus grand nombre d'enfants puisse accéder à une pratique sportive dans leur commune.

Milesker, Beñat, pour ton parcours qui rappelle à chacun que les plus belles victoires ne sont pas toujours celles inscrites au tableau d'affichage, mais celles que l'on grave durablement dans le cœur des générations qui suivent. Si les murs des frontons pouvaient parler, ils diraient que l'esprit basque ne se proclame pas : il se vit, dans l'engagement *Bortitz eta on*¹, la parole donnée *Hitza Hitz*, la solidarité et le plaisir d'être ensemble.

[Propos recueillis par **Céline Davadan**]

¹ « Fort et bon » est la devise de Saint-Pée-sur-Nivelle inscrite sur son fronton.



C'est l'histoire de cette petite Paule – cinq ans et demi – qui quitte son village et sa famille misérable du Nord de la France pour venir prendre l'air et le soleil durant deux mois d'été. Le couple qui l'accueille l'entoure d'attention dès les premiers instants de la rencontre, et la considère comme faisant partie intégrante de la famille. Si à l'arrivée, elle était angoissée dans cet « océan » d'inconnus, très rapidement elle ressent l'affection qu'on lui offre et, à la fin de ce long séjour, elle pleure à chaudes larmes, ne voulant plus les quitter. Après six étés consécutifs passés au Pays Basque, elle a atteint la limite d'âge et ne peut plus bénéficier du voyage...

De retour chez elle, un beau jour, elle ose prendre la plume et expédie sa requête : « Je voudrais vivre chez vous » écrit-elle à ses hôtes lointains. Surprise et longue réflexion des destinataires de la missive, consultation des jeunes enfants de la fratrie et cas de conscience... Finalement, le couple se jette dans cette aventure et s'engage à recevoir Paule, à l'éduquer dans leur foyer en lui donnant le meilleur, comme à leurs enfants. Paule grandit, étudie, travaille et, devenue adulte, elle prodigue à présent sa joie de vivre à ses propres enfants.

Bel exemple d'engagement, n'est-ce pas ? Qui demande amour, foi et persévérance. Un don de soi mais très certainement en retour un cadeau de la vie aussi pour ceux qui ont donné !

Ceci est une autre histoire d'engagement : celle de ce couple qui quitte son domicile matin et soir depuis des mois et se rend chez un handicapé pour assurer les humbles tâches du quotidien : son lever et son coucher, sa nourriture, le blanchi-

ment du linge et, sans doute, en premier lieu, lui offre-t-il la chance d'une visite journalière. Le fait de se savoir entouré ne lui apporte-t-il pas ce réconfort moral, cette écoute, cette attention vitale qui le sort de sa solitude.

Autre bel exemple d'engagement pour plus d'humanité.

Les formes d'engagement sont multiples et variées. Certains choisiront le soin de la nature, d'autres d'être dans l'éducatif, le sanitaire, le social, le politique, le culturel, de participer à une association ou à un groupe informel.

« La terre est notre maison commune », disait le pape François. La construction de cette maison commune est en cours et reste à parfaire. Elle a besoin de bien des rafraîchissements, voire de réparations importantes, et même de restrictions sévères dans son fonctionnement et dans son mode de consommation ! Attentif aux défis de notre temps en diffusant son message de paix dans sa lettre encyclique *Magnifica Humanitas*, le pape Léon XIV place l'être humain au centre de notre avenir pour rendre notre terre habitable pour tous les vivants qui la partagent...

« Le démon de notre cœur s'appelle « À quoi bon ! » », écrivait Bernanos, et « L'enfer, c'est de ne plus aimer ! », ajoutait-il immédiatement.

Ma contribution la plus humble pour plus de fraternité fera que je me sentirai bien dans le lieu que j'habite et que j'aime. Tout acte vers plus d'humanité me donne à espérer qu'il pourrait faire bon vivre chez nous dans cette maison commune. Elle est si belle !

[**Graxi Solorzano**]

L'engagement, une seconde nature pour Claude Leconte

À Saint-Pée-sur-Nivelle, dans le quartier d'Urguri que ses habitants surnomment avec humour la « principauté », Claude Leconte est une figure bien connue de la vie locale. À bientôt 88 ans, il continue de s'investir avec la même énergie dans le sport, la culture, le patrimoine et la transmission. Chez lui, l'engagement n'est pas une posture : c'est une manière de vivre.

Son histoire avec le Pays Basque commence comme un rêve. Après une dizaine d'années passées en Kabylie, Claude découvre Saint-Jean-de-Luz lors d'un tour de France dans les années 1960. La proximité de la mer et de la montagne lui rappelle les paysages algériens qu'il affectionne. De retour en France en 1970, il devient directeur d'école dans la Somme, où il rencontre son épouse, institutrice originaire de la maison Xaldarenea d'Urguri. Ensemble, ils s'installent au Pays Basque en 1971 et y font construire leur maison l'année suivante.

Très vite, Claude trouve sa place dans la vie locale. Son parcours professionnel le conduit à Tarnos, où il termine sa carrière de directeur d'école, mais c'est surtout dans ses activités bénévoles qu'il va laisser une empreinte durable. Au SPUC, le Saint-Pée Union Club, il commence par s'occuper des relations avec la mairie et la presse, notamment *Sud Ouest* et *Midi Olympique*. Photographe, rédacteur, secrétaire adjoint, puis président, il participe pendant des décennies à la vie du club. Même après avoir quitté la présidence à 80 ans, il reste licencié dirigeant et continue d'être le speaker des rencontres du dimanche. Le sport, qu'il pratique depuis sa jeunesse, notamment le basket, est pour lui autant une passion qu'un formidable moyen de créer du lien.

La photographie constitue un autre fil conducteur de son existence. Il achète son premier appareil avec sa première paie, lorsqu'il est moniteur de colonies de vacances à 15 ans. Après

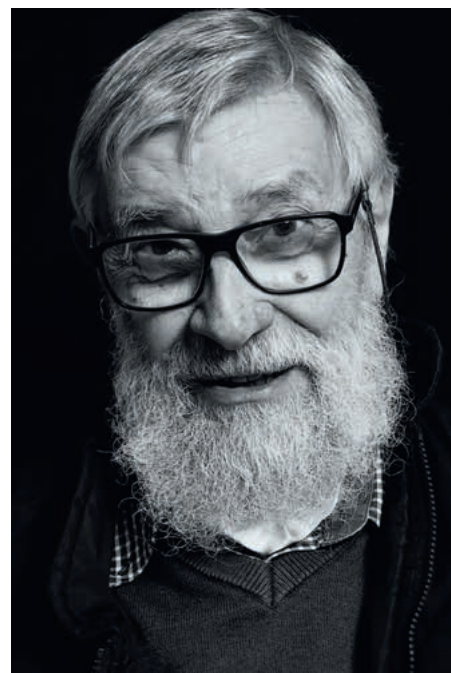
le décès de son épouse en 2009, il cofonde un atelier photo. Malgré les difficultés liées au Covid, l'atelier connaît un nouvel élan et compte aujourd'hui 25 membres. Claude a su transmettre également sa passion aux jeunes, notamment dans les écoles de Saint-Pée et d'Amotz, ainsi qu'au pôle ados.

Son engagement s'étend naturellement au patrimoine. Membre de Culture et Patrimoine Senpere depuis 2012, il participe à la préparation du bicentenaire de la bataille de la Nivelle, conçoit programmes et affiches et contribue à l'illustration d'un ouvrage historique. Désormais responsable des conférences, il travaille également à la mise en valeur du château et à l'organisation des Journées du Patrimoine, mêlant expositions photographiques, reconstitutions historiques et animations.

Claude s'est aussi investi dans la citoyenneté locale. Président du Conseil des Sages, il y a quelques années, il participe notamment au recensement photographique des ponts de Saint-Pée afin d'identifier les problèmes d'accessibilité pour les personnes à mobilité réduite. Une nouvelle fois, la photographie devient un outil au service de la collectivité.

Derrière toutes ces activités se trouve une même philosophie : aider les autres. Claude regrette d'ailleurs la diminution du bénévolat. Il constate que les rythmes de vie ont changé et que les loisirs personnels et familiaux laissent parfois moins de place à l'engagement collectif. Pour lui, pourtant, la question ne s'est jamais posée : quand il s'engage, il le fait pleinement. Sa plus grande récompense reste humaine. Croiser dans la rue d'anciens élèves ou joueurs devenus adultes, être reconnu, salué, et parfois sollicité pour retrouver une vieille photographie constitue pour lui une véritable satisfaction. Ces rencontres sont la preuve que le bénévolat laisse des traces bien au-delà des années. À Saint-Pée, Claude Leconte continue donc de transmettre, de photographier, de raconter et de rassembler. Son parcours rappelle que l'engagement associatif est avant tout une histoire de fidélité : fidélité à un territoire, à des passions, mais surtout aux autres. Et tant que l'envie d'aider et de partager restera intacte, Claude entend bien continuer à faire vivre le village qu'il a choisi comme terre d'adoption.

[Propos recueillis par Paxkal Irubetagoiena]



Claude Leconte-k engaiamendua odoloean

Senperen, tokiko biztanleek umorez « printzerria » deitzen duten Urguri auzoan, Claude Leconte gehienek ezagutzen dute. Laster 88 urte betetzekotan bada ere, kirolan, kulturean, ondarean eta transmisioan energia berarekin inbertitzen segitzen du. Beretzat, engaiamendua ez da postura bat: bizitzeko modu bat da.

Euskal Herriarekin duen historia amets bat bezala hasten da. Kabilian hamar bat urte iragan ondoan, 1960ko hamarkadako Frantziako itzulia egiten ari zelarik Donibane Lohizune deskubritzen du Claudek. Itasoaren eta mendiaren hurbiltasunak gustukoak dituen Aljeriako paisaiak gogorarazten dizkio. 1970ean Frantziara itzulirik, Somme eskualdeko eskolako zuzendari bilakatzen da, eta han bere emazte zenaren ezgutzak egiten ditu, Urguriko Xaldareneko irakaslea. Elgarrekin 1971n Euskal Herrian finkatzen dira eta ondoko urtean etxea eraikiaraziko dute.

Berehala, Claudek bere lekua egiten du tokiko bizian. Bere ibilbide profesionalak Tarnosera eramaten du, eta han bukatzen du eskola zuzendari gisa, baina batez ere bere boluntario lanetan utziko du arrasto iraunkorra. SPUC elkartearen kondu, herriko etxearekin eta prentsarekin harremanak izaten hasten da, bereziki *Sud Ouest* eta *Midi Olympique* egunkariekin.

Argazkilaria, erredaktorea, idazkariordea eta gero lehendakaria izan da. 80 urterekin lehen-dakaritza utzirik, harpideburu gisa segitzen du, eta igandetako topaketetako speaker paregabea dugu. Kirola, gaztetik praktikatzen duena, batez ere saskibaloia, lotura sortzeko modu bikaina bezain pasioa da beretzat.

Argazkia bere jitearen beste hari bat da. Bere lehen argazki tresna bere lehen pagarekin erosten du udalekuetako begiralea zenean, 15 urterekin. 2009an emaztea hil zaiolarik, argazki tailer bat sortu du. Covidarekin lotutako zailtasunak iragan baditu ere, tailerrak bultzada berri bat bizi du, eta gaur egun 25 kide ditu. Claudek ere jakin izan du bere pasioa transmititzen gazteei, bereziki Senpereko eta Amotzeko eskoletan, baita « Pôle Ado »-ko nerabeekin ere.

Haren engaiamendua ondarera hedatzen da naturalki. CPS elkarteko kidea da 2012tik, eta Senpereko guduauren bigarren mendeurrena prestatzen parte hartu du, programak eta kartelak diseinaturik eta lan historiko baten ilustrazioan lagundurik. Orain, hitzaldien arduraduna, gazteluari balioa ematen eta Ondarearen Egunak antolatzen ari da ere, argazki erakusketak, berrantolaketa historikoak eta animazioak nahasiz.

Claude tokiko hiritartasunean murgildu da ere. Duela urte batzuk, Zuhurren Kontseiluko lehendakaria izan zen, eta, besteak beste, Senpereko zubien argazki-errolan parte hartu zuen, mugikortasun urriko pertsonen irisgarritasun-arazoak identifikatzeko. Berriz ere, argazkia kolektibitatearen zerbitzuko tresna bilakatzen da.

Jarduera horien guzrien giblean filosofia bera da: bertzak laguntzea. Clauden urrikirik handiena, borondate onekoen kopurua gutitzen ari dela. Ikusten du bizi-erritmoak aldatu direla, eta aisialdi pertsonalak eta familiarak batzuetan leku guttiago uzten diotela engaiamendu kolektiboari. Claudek ahatik ez du dudatzen: engaiatzen denean, errotik egiten du.

Bere saririk handiena gizatiarra da. Karrikan ikasle ohiak edo jokalaririk helduak gurutzatzea, ezagutua izatea, agurtua izatea, eta batzuetan argazki zahar bat berreskuratzeko deitua izatea, egiazko poztasuna da beretzat.

Topaketa horiek erakusten dute urteak gan uretak etorri, borondate onekoek arrastoa uzten dutela. Senperen, beraz, Claude Lecontek segitzen du transmititzen, argazkiak ateratzen, kondatzen eta biltzen. Bere ibilbideak oroitarazten du elkarte engaiamendua, oroz gainetik, fideltasun istorio bat dela: lurralde batekilako fideltasuna, pasio batekilako fideltasuna, baina batez ere bertzekilako fideltasuna. Eta laguntzeko baita partekatze gogoak bere baitan irauten duteno, Claudek adopziozako hautatu duen herria biziartzat segituko du.

[Paxkal Irubetagoyenak bildu hitzak]

Mission humanitaire à Madagascar

S'ENGAGER : UNE PAROLE, UN ACTE

Itinérant dans l'aviation commerciale et par suite d'une immobilisation technique prolongée à Madagascar, j'ai été conduit, par curiosité d'abord et intérêt ensuite, à accompagner de jeunes voyageurs humanitaires. Sur place, on peut s'interroger sur les enjeux géopolitiques locaux et à leurs conséquences sur la population du pays, mais j'ai saisi l'opportunité d'une action même modeste avec une équipe en mission pour quinze jours sur des chantiers solidaires dans un village de brousse.

ADHÉRER SANS JUGER

Pendant quelques jours, j'étais associé à un groupe de bénévoles pour la réhabilitation d'une école avec une équipe locale, chacun apportant ses bras et sa compétence dans un esprit de solidarité. Venir aider, c'est recevoir plus que donner, les gens ne demandent rien, n'ont rien sur le plan matériel sauf leur énergie, leur sourire et leur gentillesse. On est bien loin d'imaginer que les enfants nombreux qui nous regardent ne prennent qu'un seul repas par jour, vu la précarité des conditions de vie. Ces jeunes avec lesquels, en fin de journée, on organisait des activités sportives ou éducatives à quel avenir seront-ils préparés. Avec les autres intervenants sur place, de soins et de santé en particulier, on touche à l'humanité même lors de ces missions temporaires. Cela donne tout son sens à ces engagements, regarder et consentir sans jugement. Chacun disait combien il se sentait utile, n'ayant pas de mot pour exprimer ce partage des réalités et des émotions ressenties.

Venant de la capitale, on se rend compte de la forte dualité présente dans le pays. D'un côté, les villages dépourvus d'eau courante et



d'électricité, des infrastructures dégradées, des conditions d'hygiène déplorable, les routes en terre, les échoppes en tôle. De l'autre, de nombreux affichages publicitaires sur les mobiles, la fibre, des quartiers résidentiels ou d'affaires, d'entreprises, le tourisme. Quel contraste !

SE LAISSER TOUCHER

Sur le plan humain, comment ne pas être bouleversé par le manque de moyens, le réseau de santé qui, avec l'éducation, sont l'accès de demain au développement. Cette précarité des habitants n'empêche par leur dignité ni leur solidarité sans limite. Il faut se laisser questionner par eux, se laisser toucher au fond de son être, se laisser remuer au-dedans. Ce séjour généreux me renvoie à l'essentiel : les autres, si éloignés, si différents soient-ils, mettre à distance l'indifférence. Il n'est pas question de rentrer tranquillement chez soi, mais de réveiller nos esprits, avoir envie de bouger et de faire bouger pour plus de solidarité. L'espoir est immense.

Philippe

[Propos recueillis par G. Ponticq]

Lettre ouverte à un analysant

« Tout ce que l'homme expose ou exprime est une note en marge d'un texte totalement effacé. Nous pouvons plus ou moins, d'après le sens de la note, déduire ce qui devait être le sens du texte ; mais il reste toujours un doute, et les sens possibles sont multiples. »

Le Livre de l'intranquillité, Bernardo Soares (Fernando Pessoa)

« Cher V,
Dans le sombre flot des silences et des récits qui emplissent mes journées professionnelles cette semaine (le sujet faisant la une de l'actualité de mon village, peut-être en avez-vous entendu parler, aussi loin que vous soyez), votre question a marqué une coupure, permis une faille.

— Je ne suis pas docteur, parce que vous n'êtes pas malade.

— Si vous n'êtes pas docteur, comment dois-je vous appeler, Docteur ?

En vérité, le psychanalyste ne reçoit pas de « patients » ; c'est la raison pour laquelle il n'est pas docteur, n'est-ce pas, mon cher V...

D'une part donc parce que l'analysant n'est pas malade. Empêché, oui ; symptomatique, certes ; angoissé, désarrimé, en souffrance, traumatisé, parfois ; perdu dans des répétitions qui le dépassent, souvent ; mais malade, non. Avant tout parce que, aussi invalidants que soient ses symptômes, il ne trouvera pas là un lieu de soin pour guérir. « La guérison vient de surcroît », disait Freud. Le symptôme, c'est ce à quoi il tient le plus parce que c'est aussi et surtout ce qui le définit et le structure. « L'inconscient est structuré comme un langage », disait Lacan. Alors l'analyste écoute son discours comme autant de manières de mettre en mots et en lettres son symptôme, et du symptôme faire symbole. Son engagement, c'est entendre que le langage-ment. Mensonge et Vérité, voilà la belle affaire. Il y a plusieurs niveaux de langue, plusieurs niveaux d'écoute aussi. Mentir et dire que l'on ment se situeraient en ce sens à deux niveaux différents. L'analysant qui dit « Je mens », bien sûr, dit la Vérité. Il y a un manque-à-être dans les signifiants, on ne dit jamais exactement ce qu'on voudrait dire, on sent bien qu'on essaie de s'approcher d'une certaine vérité du Réel sans jamais l'atteindre. « Ce n'est pas ce que je voulais dire... » s'entend souvent. C'est ce Réel qui ne se laisse pas approcher qui fait que la Vérité ne peut que se mi-dire. Et pourtant, c'est bien dans ces ratages qu'une Vérité du sujet se fait entendre. La parole ne révèle jamais tout à fait ce qu'elle voudrait dire, et c'est quand elle se trompe ou cherche à dissimuler le Réel qu'elle dit sa vérité, celle de l'inconscient du sujet. C'est tout le paradoxe. La Vérité nous est



Le divan de Sigmund Freud, dans son cabinet du 20 Maresfield Gardens, Londres (Freud Museum London).

étrangère. Elle est ce Réel impensable et in-élaborable auquel on se cogne quand un événement fait traumatisme. Comme ces trop jeunes enfants et leurs familles entendus tant de fois cette semaine, cher V. Alors, la vérité du Réel arrête tout, à commencer par l'imaginaire et le récit du sujet. Tout le travail sera de faire en sorte que cet événement qui a fait trou, qui a stoppé le cours d'une vie, devienne un élément comme tant d'autres de l'histoire du sujet. La vérité du Réel effracte, elle est inhumaine. Il s'agira d'en voiler l'horrible. En articulant son discours sur le divan, l'analysant s'appropriera son histoire et lui donnera une direction, celle de son désir de sujet, malgré tout. Il s'agit de donner à ces enfants la possibilité d'oublier pour que leur vie reprenne son cours. Pas facile à entendre quand la colère sourde porte une revendication de justice. La parole des victimes est aujourd'hui ce qui prime.

Au bout du chemin de la cure psychanalytique, la Vérité acquise ne sera pas un savoir mais plutôt un « je sais que je ne sais pas ». Un « ne pas en être dupe ». L'inconscient ex-iste mais je ne sais rien de lui ou si peu.

Cette semaine, je me sens investie d'une mission plus grande qu'à l'accoutumée, non pas au nom de mon pays mais d'un certain engagement au nom de mon village. En ce sens, je suis un autre vous-même. Pas si différente après tout. Mon engagement vaut le vôtre.

L'analyste sait bien que cet homme ou cette femme allongé(e) sur son divan n'est rien qu'un petit autre que lui-même...

Quels que soient ses titres et ses diplômes, il n'invoque dans sa posture ni son savoir, ni son intelligence, ni même ses connaissances livresques. Il ne doit pas être docte. Il les engage, bien sûr, mais au titre de ce qu'ils ont fait de lui et non en les faisant valoir comme tels dans son discours. Il ne cherche pas à comprendre, et peut-être même, bien au contraire. En cela il est aussi tout sauf un psychologue. Son positionnement est Autre.

« Hâtez-vous de ne pas comprendre », lui demande Lacan.

L'analyste pose un acte, en son âme et dans sa chair, de parole : il se tait.

Tel Socrate avec Alcibiade, il aime ; il aime chacun de ses analysants, qu'il ait quatre ans,

comme ces jours-ci, ou 82, d'un amour de transfert sans lequel le travail ne peut se faire. Pour que trouver sa place juste à partir de son divan soit possible pour ceux qui viennent lui parler, au bout du chemin, parfois au bout du tunnel, il doit « savoir-y-faire » avec les Signifiants qu'il écoute et surtout qu'il entend,

au-delà des mots et du sens, du côté de la lettre et de la sonorité. Un littoral de la littéralité. Un lieu Autre.

L'analyste engage sa vie parce que c'est justement de sa propre vie et de son propre souffle, allongés pendant quelques années auparavant sur le divan d'un autre, qu'il a fait son métier. Sa formation et son métier font de lui, rien de plus, rien de moins qu'un autre avec un petit *a*. Un petit *a* comme un petit bout de rien autour duquel aura tourné un temps, parfois long, celui qui venait le voir avec une assiduité jamais galvaudée, une à deux fois par semaine. Puis s'en sera allé sans se retourner. Cela ne fait pas de lui un égal, mais plutôt un semblable. La relation est bien sûr professionnelle, il a son expertise. Pour que cette drôle de relation demeure asymétrique, il s'ar-

range, il se positionne. Son silence, lourd d'une dense attention, n'y est pas étranger. Comme un pivot autour duquel l'analysant aura tourné pour symboliser son fantasme et son symptôme.

Il aura tôt fait d'être oublié, celui ou celle que l'on croyait indispensable à sa vie, « étai de son tenir-debout ». On jettera alors tout ce désormais inutile et encombrant que l'on ne parvient pas à recycler, à ranger à une place nette dans nos vies devenues plus authentiques, plus proches de notre désir d'ex-ister.

Parce que l'analyste n'a pas de place, parce qu'il n'est qu'un lieu vide que l'on investit un temps de tout notre essentiel et que l'on quitte tout aussi brusquement, sans laisser d'adresse, en oubliant même la sienne, pourtant si familière ; alors Lacan lui apprend que toute sa vie, l'analyste n'aura d'autre nom que ceux, infinis, que sur son divan, chacun lui donne, tour à tour, en son for intérieur.

En Droit, la doctrine n'a pas force de Loi, elle aide simplement à interpréter les textes. Alors, d'une certaine manière, oui, pour vous, cher V, il semble que pour un temps encore, mon nom soit Docteur. »

[Christine Delgado-Harang]

Engaiamendu gabeko bizirik ba ote da?

35 urte pasaturik ditu elgarretaratze hunek, 1990 ean izan behar zen ongi orhoit banaiz, WWF (panda logoarekin ezagungarri) elkarteak muntatua zuen lau eguneko ikastaldia Beloken.

Laupabost gazte, mogimendu hortan engaiatuak, lurraren errespetua aldarrikatuz, zientifikoki frogatuak ziren emaitzak aurkeztuz, gure planetaren egoera txarra eta hauskorra egiaztatzen zuten eta hainbat froga emanez bizi-aldaketa gomendatzen.

Naturaren zaintza, oihanen babesaz, itsasoaren garbitasunaz ... griñatuak.

Ez zirela aierera ari azkar sentitu nuen, gure argitzen konprometitua zirela sinetsiz, entzulego osoa ez bazuten konbentzitu ere. « Mutil bizardun ile luzeak », « ez ziren besondoak belarretan belztu horietarik ! » « intelektualak, » « idealistak, » « lan-mundutik urrun. » Hots ameslarien mundukoak !

« Zer estatutan utziko diotegu lurra ondoko belaunaldiari ? » galdera zuzentzen gintuztela. Urte batzuek lehenago, telebista – leihotik, baso bat ur eskuan altxatuz : « Hunek ondoko egunetan urrea balioko du », zion Dumont jaunak, bere misiolari lanean ordukotz engaiatua. Eta ez zen gezurrean ari aski baita uda huntako idortua ikustea erresuma frangotan.

Geroztik, 2009 urtean nik uste, ipar Euskal Herrian Bizi mugimendua agertu zen berotze klimatiko iragartzen zuela - orduan anitzek ez zutelarik oraino ulertzen edo sinesten hiztegi bitxi hori - : Ipar poloko horma urtzeak ekarriko zuen ur gaintitzeak eta lurzorua aldatuz, hunek iduzkieren miña bortiztuz joanen zela, eta arazo larri horien kontra aterabide konkretuak proposatzen zituzten Biziko kideek. Natura osoaren bizia babesteko engaiatuak ziren gogotik.

Milaka eta milaka elkarte, asko sailetan inplikatuak badirela badakigu, gure lurraren eta gizartearen bizia xutik atxikitzeko. Herriko bizia, migranteen egoera, presondegietako bizi baldintzak hobetzeko. Justizia sozialaren sustatzeko, zenbatek ez dute indar egiten.

Berrikitan, gizarte laguntzaile batek, gau batez, ama familiako gaztea bere haurtxoarekin, karrika xokoan lurrean lo atxeman eta etxerat eraman du aterbetzeko; senarrari presondegian bisitaz ikusteko hurbildua zen. Larrialdi kasu horrek hunkiturik, talde bat antolatuta du adiskide batzuekin, preso bat bisitatzerara heldu diren presuneri ostatu emaitako.

Su-hiltzaile bolondres gazteak formakuntza egin eta gauez edo egunez deitua izaiteko xedea eta irriskuak hartzeko gainera, ez ote da engaiamendu ederra. Eta zer erran berrikitan gertatu diren sute izigarrietan izan den elkartasunaz anitz sokorritzaile eta laguntzaileenganik.

Eguneroko bizian zenbat jende ez da engaiatzen sinpleki, espantu handirik gabe, familian, auzoan, herrian, eri edo xahar bat lagunduz maiz pazientzia handiarekin. Egitate edo eskulolpe hori « normala » dela iduritzen zauku batzueri. Baitezpadakoa izanik ere gizartearen, ez da batere arrunta baizik estimatzekoa gain gainetik ; jendea ikustea eta solastatzeak berak on egiten baitu baka-rdadean edo beharrean denari.

Beti ahal dena egin !

[Graxi Solorzano]

« Bakotxak urraturik berea, denen artean gurea, etengabe (gelditu gabe) gabilta zabaltzen etorkizunari bidea »

kantatzen du Mikel Laboak.



Hitza Hitz et l'Élysée

1982. Trois membres du Comité Hitza Hitz se rendent à l'Élysée pour rencontrer le Président François Mitterrand. Patxi Noblia, Mikel Ithurbide et Jacques Ospital portent dans leur besace les 110 propositions faites par le candidat Mitterrand, parmi lesquelles figure explicitement son engagement à créer un Département Basque.

Ne voyant rien venir, la cinquantaine de personnalités basques, ayant appelé à voter pour Mitterrand au vu de cette promesse, constitue le Comité Hitza Hitz de respect de la parole donnée.

À leur arrivée à l'Élysée, les membres du Comité découvrent que, contrairement au rendez-vous fixé, ils ne sont pas reçus par le Président, absent, mais par son conseiller Michel Charasse. Ce dernier, tirant sur un gros cigare, ne veut rien entendre de ses interlocuteurs et de leurs arguments, et se lance dans un long plaidoyer où figurent Gaston Defferre, J.-P. Destraide, — département de droite, relations avec l'Espagne, etc. —, pour expliquer qu'il n'est pas question de créer un Département Basque.

« Il nous enfume », estime l'un des membres du Comité, « au sens propre, avec les volutes de fumée de son gros cigare, et au sens figuré ». Alors il prend dans son sac une pipe, la bourre, l'allume et souffle avec vigueur en direction de M. Charasse des nuages de fumée attisés par la vigueur du vent qui niche au cœur des Basques et sait toujours résister et s'opposer aux vents contraires.

La réunion se termine dans un brouillard à l'image des paroles politiques non tenues.

Hitza Hitz, tu as fait entendre ta voix à l'Élysée.

[Jacques Ospital]

Hitza Hitz et les parieurs de pelote

Qui n'a assisté à une partie de pelote en trinquet où l'on assiste, une fois la partie achevée, à de discrets échanges de billets entre les spectateurs ? Ce sont les parieurs qui ont conclu leurs paris au cours des échanges sur un simple mouvement de tête, un doigt soulevant le béret, une main levée ou autre signe quasi invisible pour un profane. Pas un échange de billet ou d'écrits. Tout est acté : la parole muette, remplacée par un simple geste, est donnée. Hitza Hitz.

Je questionne aïta : « En plus de 40 ans de participation aux parties de pelote et aux paris, vous avez dû assister à de nombreuses contestations entre parieurs ? » Sa réponse est nette : « Jamais ! C'est Hitza Hitz, mon enfant ! » Puis il se reprend : « Il y eut bien, en 40 ans, deux contestations en tout. Mais les deux parieurs furent immédiatement exclus des parties de pelote, on ne les vit plus au trinquet ! »

[Jacques Ospital]

Hitza Hitz et le fabricant de tissus

À Sare, dans une entreprise artisanale, le père et ses enfants fabriquaient tissus et draps. L'un de ses fils, peu ardent au travail, fut affecté à la vente des produits.

Un jour, le fils entre dans l'atelier et, triomphant, annonce avoir vendu un important lot de tissus à un commerçant bayonnais. Lorsqu'il décline le prix de vente, son père se glace d'effroi car le prix négocié est proche de la moitié du prix normal. Ce dernier lui demande : « Tu as donné ton accord sur le prix de vente ? ». « Oui », répond le fils confus. « Alors, Hitza Hitz », dit le père.

La vente s'effectua selon le prix convenu, à lourdes pertes pour l'entreprise artisanale qui, pour avoir respecté la parole donnée, dut fermer peu après.

Extrait des récits édifiants d'aïta.

[Jacques Ospital]

Pompiers volontaires

Jean-Claude Errandonea, vous êtes le chef de centre d'incendie et de secours de Saint-Pée-sur-Nivelle qui compte 44 volontaires, dont 8 femmes, et qui intervient sur 6 communes : Saint-Pée, Souraïde, Sare, Ainhua et, de l'autre côté de la frontière, Zugarramurdi et Urdax. Et ceci sans compter les soutiens ponctuels à l'extérieur, lors de grands événements ou de sinistres importants. L'assistance aux personnes et la protection des biens vous amènent à faire environ 800 interventions par an de nuit comme de jour. L'engagement collectif de vos équipes est formidable.



« Comme toutes et tous, je suis heureux de cette mission de service auprès d'une population de 15 000 personnes. Je suis pompier volontaire depuis bientôt 40 ans. Maintenir intact notre engagement n'est pas toujours facile car les contraintes sur l'organisation de nos emplois du temps pèsent sur notre vie privée. Le principal défi est au niveau familial, car si nos enfants et nos épouses sont très fiers de nous, il n'est pas facile de leur consacrer tout le temps qu'ils mériteraient. Sur le plan professionnel, c'est aussi compliqué pour ceux qui sont chefs d'entreprise ou pour gérer la mobilité professionnelle.

Cela dit, c'est un vrai bonheur de se sentir utile, d'aider et de sauver des vies, et cela donne un sens à notre existence. Quand, par exemple, on sauve une maison menacée par un feu de cheminée, on éprouve une grande joie et c'est formidable.

Quelquefois, le stress auquel nous sommes soumis par le sinistre lui-même, mais aussi par le public, dans le cas par exemple d'une désincarcération compliquée d'un blessé grave, laisse des traces psychologiques et la séance de réunion-bilan entre nous, après coup, est essentielle pour retrouver un peu de sérénité. Nous ne cherchons jamais la reconnaissance, mais nous regrettons un peu de ne plus être respectés comme autrefois. Les gens ne sont pas toujours sympas, certains estiment que tout leur est dû, tout est normal, alors que nous consacrons une bonne part de notre vie privée à leur service. Bien sûr, notre engagement reste le même, *bitza bitz*, mais c'est dommage.

Nous travaillons en équipe et notre but est de faire encore mieux la fois d'après. Il n'y a pas de problème entre hommes et femmes, car chacun reste à sa place. Je suis aussi très attentif au moral de chacun le bon équilibre à la maison étant essentiel à notre performance sur le terrain.

Notre responsabilité, c'est de transmettre le retour d'expérience à la nouvelle génération car les hommes passent, mais le centre doit continuer. Se former, s'améliorer en permanence et transmettre sont les piliers de notre travail pour être toujours prêts à venir au secours d'autrui.

Être pompier volontaire n'est pas sans questionnement, mais cette mission nous apporte un grand épanouissement, et sauver des personnes, protéger des biens et l'environnement est toujours une grande récompense. »

[Propos recueillis par Jean Sauvaire]

S'engager dans la pastorale du deuil

L'appellation pastorale, à la connotation champêtre, pourrait faire croire à un chemin bucolique. Celle du deuil n'en a rien. La pastorale du deuil dans le ministère sacerdotal désigne une équipe de laïcs dirigée par un prêtre. Celle-ci lui apportera son aide avant et lors des obsèques, comme elle tentera d'apporter un soutien humain, spirituel et pratique aux familles endeuillées.

Les funérailles sont l'ultime voyage du baptisé ; elles rassemblent toutes les générations et toutes les couches sociales. Elles constituent donc un lieu privilégié d'évangélisation. Un chanoine de Lourdes de dire : « Souvent au cours d'une célébration, on ramène une âme à Dieu. » Ce peut être par l'homélie du célébrant, l'une de ses phrases, (il me souvient encore entendre : « Elle s'est heurtée au mur de l'indifférence et de l'égoïsme »), la beauté d'un chant, de l'orgue, la résonance d'un témoignage, d'un texte, ou tout simplement son recueillement. Si certains sont dubitatifs, pour avoir souvent constaté combien de personnes, émues, viennent dire qu'elles reprendront le chemin de l'église dont elles s'étaient éloignées, je ne peux que confirmer la véracité du propos. « Dieu seul peut sonder les reins et les cœurs. » (Jr 11,20)
Seulement...

Pour cela, il ne faut pas considérer son engagement comme un service mécanique, robotique, à courir chaque semaine d'une messe à une bénédiction (bien qu'hélas nous y soyons fréquemment contraints par manque de bénévoles) en oubliant aussitôt le défunt précédent. Pour cela, l'équipe doit être soudée, étoffée, chacun doit pouvoir compter sur l'autre pour le remplacer au pied levé, être bénévole



© Françoise Alma

Hommage à Joseph Suzanne.

dévoué n'exclut pas une vie de famille, ses aléas quels qu'ils soient. Se partager la tâche, selon sa disponibilité, ses compétences, sa connaissance aussi du défunt lui-même ou de sa famille.

Chacun a sa place, son rôle à jouer, mais c'est un travail d'équipe, nous ne sommes rien les uns sans les autres : animateur, sacristain, organiste, parfois chorale, trompettiste, violoniste, harpiste ou groupe de musiciens : tous réunis autour de l'abbé.

Pour cela, il faut être vraiment au service du prêtre à l'agenda surchargé, et des familles, en gardant à l'esprit que « L'on n'enterre pas des boîtes » (abbé Lionel Landart), que dans le recueil, il y a un être qui a vécu, aimé, souffert, que chaque famille, pratiquante ou pas, a des

attentes différentes, certaines même pas du tout, qui rejettent toute intervention d'un laïc qui n'a pourtant pas la prétention de se substituer au prêtre, juste s'occuper des tâches répétitives afin qu'il puisse se consacrer à leur écoute. Elles ne veulent avoir affaire qu'à lui, voire exclusivement au curé de la paroisse, le nec plus ultra à leurs yeux. Les plus éloignées de l'Église étant les plus exigeantes. Ne pas s'insurger, ni juger : « Chacun recevra sa propre récompense. » (1 Co 3,8).

Chaque célébration est particulière, comme chaque défunt ; chaque destin est unique. Blasé ? Il vaut mieux se retirer, s'abstenir, faire une pause pour offrir aux endeuillés, famille et amis, le meilleur de nous-mêmes. Car nous

serons jugés sur notre capacité à adoucir, par notre empathie, ce dernier à Dieu, cette entrée au Ciel, qu'ils ne revivront pas ; aussi le leur doit-on inoubliable. « Qui vous accueille, m'accueille ; et qui m'accueille, accueille Celui qui m'a envoyé. » (Mt 10,40).

« Qui m'aurait dit qu'un jour, sans l'avoir provoqué, le destin tout à coup me mettrait face à face... » (*Non, je n'ai rien oublié*, de Charles Aznavour) avec cette pastorale du deuil dont j'avais vaguement entendu parler sans savoir en quoi elle consistait. Grâce à l'insistance d'une bénévole engagée qui voulait me recruter, j'ai découvert un monde dont je n'avais aucune idée, dont vous n'avez sûrement pas idée. Je vous y fais entrer.

Dès l'appel reçu du secrétariat paroissial pour de prochaines obsèques, les questions se bousculent : Quand ? Où ? Qui est le défunt ? Inhumation ou crémation ? Quel cimetière ? Quel prêtre officiera ? Et de contacter ce dernier s'il ne vous a pas déjà appelé, l'agence des Pompes funèbres pour connaître le numéro du contact, l'emplacement de la sépulture, puis munis de tous ces renseignements, enfin la famille. Si celle-ci accepte d'être aidée, c'est le plus souvent le cas, il faut entendre la voix soulagée accepter notre prise en charge, ou la voix méfiante : qui êtes-vous ? Avant de comprendre et de se radoucir.

De prendre alors rendez-vous pour une rencontre qui au presbytère, qui au funérarium, qui à domicile, voire pour certains dans un autre cadre de confiance. Parfois, si la famille n'est pas sur place, c'est par téléphone et courriel qu'aura lieu la communication.

Au premier échange, il convient de rester humble, silencieux, patient, à l'écoute des mots (des maux) qui viendront à leur rythme. Ne rien brusquer avant de passer à l'organisation de la célébration. Celle sans eucharistie, même si elle est plus courte, n'est pas une messe au rabais comme certains le pensent. C'est un choix réfléchi, selon la croyance du défunt, de son assiduité à l'église, de celle de la famille ou de l'assemblée. Il est des bénédictions priantes, chaleureuses, lumineuses, des messes d'obligation, pour « le qu'en dira-t-on », impersonnelles et tristes.

Selon un rituel immuable : porte-croix, témoignages, rite de la lumière, lectures sacrées, première lecture, psaume, évangile, prière universelle, liturgie eucharistique, chants, orgue ou autre musique, intervenants, lecteurs, messe de huitaine, livret, photo, chevalet... Tout est vu dans les moindres détails afin que, le jour J, chacun puisse être en communion profonde et se laisser porter par l'intensité de la célébration.

Évidemment, cela prend du temps ! De la prise de contact, c'est un accompagnement – quasi quotidien pour certains, dont il faut accepter les hésitations, les revirements souvent involontaires dus aux membres de la famille absents lors de l'entrevue – qui va durer jusqu'au jour des obsèques à l'église que l'on « animera » aux côtés de l'abbé, pour se finir au cimetière où il ne se rend généralement pas, par manque de temps.

Quand ils nous voient au mieux avec le maître de cérémonie et les porteurs sur le parvis ou dans la nef, et avec les fossoyeurs au cimetière, certains pensent le bénévole appartenant aux Pompes funèbres, une extension de leurs services en quelque sorte.

Cependant, l'Église ne disparaît pas aussitôt la cérémonie achevée. Notre mission va bien au-delà, à nous de proposer sans insistance, par un appel ou un texto, une rencontre informelle en ville, devant la tombe, le 2 novembre, jour des défunts, ou lors de rendez-vous liturgiques précis (messe anniversaire, neuvaine, trentain). Être là, avant, pendant et même après les obsèques. S'engager dans la pastorale du deuil, dite aussi pastorale de la compassion, est un chemin sans fin. Mais quel chemin !

À l'issue des obsèques, un abbé d'observer fraternellement : « Nous avons fait de notre mieux. Si les familles savaient tout ce que l'on fait pour elles ! » Mais à leurs poignées de main, leurs mercis enroués, leurs regards embusés, nul doute : la majorité d'entre elles l'a compris.

[**Françoise Alma**]

PAROISSE SAINT-JEAN-BAPTISTE DE L'UHABIA ARCANGUES

LES SORTIES PAROISSIALES ET PÈLERINAGES POUR L'ANNÉE 2026-2027

- Dimanche 27 septembre 2026 : **Lourdes, avec le pape Léon XIV**
- Mardi 8 décembre 2026 : **sanctuaire de Notre-Dame-du-Bout-du-Pont** – Jurançon et Pau
- Jeudi 11 février 2027 : **Lourdes, fête de Notre-Dame de Lourdes**
- Lundi 31 mai – samedi 5 juin 2027 : **la Castille des témoins de la foi** – Valladolid, Salamanque, Ávila, Ségovie, Soria, Olite

Renseignements : 05 59 43 12 65
presbytere.arcangues@orange.fr

SE FORMER DANS LA FOI

La formation permanente au Pays Basque
Thème de l'année 2026-2027 : **Relire pour aujourd'hui la 1^{re} lettre aux Corinthiens**
Saint-Jean-de-Luz, Biarritz, Anglet, Bayonne
(inscriptions lors de la première rencontre)

dominique.sentucq@wanadoo.fr
06 30 73 62 26

ANTENNE DE THÉOLOGIE DES PAYS DE L'ADOUR

Cours de théologie, anthropologie, éthique à Bayonne, Pau et Dax
Parcours diplômants ou non
atpa@diocese64.org – 05 53 58 47 40

PAROISSE SAINT-JOSEPH DES FALAISES – BIDART

Nomination : À partir de la rentrée, la paroisse accueille l'abbé Justin Etotshi comme vicaire. L'abbé Justin est originaire de la République démocratique du Congo et est prêtre du diocèse de Kole. Parallèlement à son service dans la paroisse, il poursuit ses études de doctorat en théologie biblique à l'Université Navarra de Pamplune. Il réside au presbytère de Guéthary.

L'abbé Justin succède à l'abbé Joseph Okpozou, nommé quant à lui dans la paroisse Saint-Pierre de l'Océan, à Saint-Jean-de-Luz.

Messe à la Chapelle d'Acotz : de septembre à octobre inclus, la messe est célébrée tous les vendredis à 18h à la chapelle Mariaren Bihotz Garbiari d'Acotz.



EGUIAZABAL
1923
Cave & Bar à vin

3, route de Béhobie - 64700 Hendaye
www.eguiazabal.com - 05 59 48 20 10



*A votre service
et partenaire
des plus beaux
jardins depuis
plus de 30 ans !*

84, av. du 8 mai 1945 • BAYONNE
05 59 42 24 42 • jardinerie.lafitte.net

**École Bilingue
Saint François Xavier**
San Frantses Xabier • Elebidun Eskola

64122 URRUGNE • URRUÑA
05 59 54 60 92
st-f-xavier@orange.fr



GARAGE ANTAO

Réparations
toutes marques

Carrosserie
Peinture
Pneumatiques
Climatisation
Location voiture
Cartes grises et plaques

Vente neuf • Occasions toutes marques

RD 918 • ZAC de Lizardia • 64310 Saint-Pée-sur-Nivelle
05 59 54 10 20 • www.garage-renault-antao.com



**COLLEGE-LYCEE PRIVES
SAINT THOMAS D'AQUIN**

10, rue Biscarbidea • 64500 Saint-Jean-de-Luz
Tél. **05 59 51 32 50**
contact@stthomasdaquin.fr
www.stthomasdaquin.fr

**SAINTE FAMILLE
D'URQUIJO**

Projets artistiques et culturels
École numérique
Apprentissage de l'anglais
classes européennes • Dispositif ULIS



Urttiki : enfants de 2/3 ans
École Maternelle : unilingue,
bilingue basque/français, immersion basque
École Élémentaire : unilingue ou bilingue basque/français

05 59 26 06 22 • saintjoseph.ecole@wanadoo.fr
11, rue Marcel Hiribarren • 64500 Saint-Jean-de-Luz



Collège Sainte Marie
Doña Maria Kolegioa

Collège mennaisien
www.clgsaintemarie.fr

Projets scientifiques, linguistiques, artistiques, sportifs • Dispositif Ullis
Filière classique (langues : anglais, allemand, espagnol) • basque en option
Filière bilingue basque/français + langues anglais, espagnol, allemand
Option bilangue dès la 6^e

05 59 26 20 35 • secretariat@clgsaintemarie.fr
30, rue Saint-Jacques • 64500 Saint-Jean-de-Luz

ÉCOLE SAINT-JOSEPH 05 59 54 17 58

Maternelle et élémentaire
Filière monolingue et bilingue basque
SAINT-PÉE-SUR-NIVELLE • SENPERE
ecole.saint-joseph649@orange.fr

COLLÈGE ARRET XEA KOLEGIOA
SAINT-PÉE-SUR-NIVELLE • SENPERE
Collège d'enseignement général de la 6^e à la 3^e
LV 1 : ANGLAIS / ESPAGNOL
LV 2 : ESPAGNOL / ANGLAIS
SECTION BILINGUE BASQUE / FRANÇAIS
05 59 54 13 30
college.arretxea@gmail.com

HABITAT SERVICES



Jean-Pierre Elizagoyen
05 59 85 30 72

VITRERIE • MIROITERIE
Tout vitrage à la découpe
Remplacement de casse

MENUISERIE
Menuiserie Alu - Bois - PVC

VOLETS ROULANTS • STORES

840, RD 810 - 64122 Urrugne - elizago64@orange.fr



COCLICO
Les fleurs qui colorent la vie

OUVERT
TOUS LES JOURS
de 8h30 à 20h30
DIMANCHE
de 8h30 à 14h30

Deuil • Mariage • Compositions florales
Vente à distance • Livraison à domicile
Interflora • Florajet

29, bd Général de Gaulle • 64700 Hendaye
contact@coclico64.fr • 05 59 20 14 00 • 06 89 14 61 59